

János Székely

L'enfant du Danube



folio

COLLECTION FOLIO

János Székely

L'enfant
du Danube

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Viollis*

Gallimard

Ce livre a été publié pour la première fois
aux États-Unis en 1946, sous le pseudonyme
John Pen et le titre *Temptation*.

Titre original :
KÍSÉRTÉS

© 2005, 2016 by the Estate of János Székely.
© 2016 Diogenes Verlag A G Zürich.
© Éditions Gallimard, 1950, 2019,
pour la traduction française.

*Couverture : Photo © David Seymour /
Magnum Photos (détail).*

János Székely est né en 1901 à Budapest, en Hongrie. Il publie son premier poème à quinze ans et devient scénariste à Berlin, à Vienne, puis à Hollywood où il se réfugie peu avant l'occupation de l'Autriche par Hitler. *L'enfant du Danube* paraît pour la première fois aux États-Unis en 1946, sous le pseudonyme John Pen, puis deux ans plus tard dans son pays, en pleine guerre froide, où il est aussitôt retiré des librairies. En 1956, chassé des États-Unis par le maccarthysme, János Székely revient s'installer à Berlin. Malade, il y fait une demande de retour en Hongrie, mais meurt en 1958 avant d'obtenir son visa.

LIVRE I

Le beau jeune homme et moi

CHAPITRE PREMIER

Comme dans un roman à un sou, ma vie débuta par une tentative de meurtre sur ma personne. Dieu merci, cela m'arriva cinq mois avant ma naissance ; je pense donc que je n'en fus pas autrement affecté. Et pourtant, si ce qu'on dit au village est vrai, le danger était d'importance. C'est par le plus grand des hasards que je n'ai pas été assassiné avant que cette main qui tient aujourd'hui la plume ait eu sa bonne chance de devenir une main.

Ma mère avait alors tout juste seize ans ; et, à moins que les apparences ne m'abusent, elle n'avait aucune envie que je l'appelle maman. Il est évident que les jouvencelles de seize printemps n'ambitionnent guère pareil honneur ; mais ma mère, me dit-on, se conduisit de façon véritablement malade. Elle lutta contre la maternité comme si elle avait le diable au corps. Elle usait des méthodes les plus lâches, mais elle faisait aussi la tournée des églises ; elle s'agenouillait et priait, puis elle maudissait tous les saints du paradis. Elle ne voulait point me donner le jour ; ah ! non, par Dieu, elle ne le voulait point !

— Si encore j'aimais son vaurien de père, disait-elle. Mais je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie et je ne sais même pas dans quel coin du monde la vérole est en train de le ronger.

Elle disait vrai. Elle avait fait la connaissance de Mihály T. à la fête des saints Pierre et Paul et ne l'avait jamais revu. N'empêche qu'elle s'y laissa prendre tout comme une autre. Et pourtant, ma mère n'était pas ce qu'on appelle chez nous une fille au foie blanc, toujours prête à s'acoquiner avec le premier pantalon venu. Non que je veuille l'excuser ; mais je vous conte l'histoire comme elle m'a été dite par une femme du village, la tante Rozika, dont je vous parlerai plus loin.

D'après elle, la « pauvre Anna » n'était pas plus frivole que les autres filles du pays. Elle était douce et bien tournée, avec de jolies jambes et une chevelure lustrée, d'un noir de corbeau. Ce sont ses yeux dont je me souviens le mieux. Ils étaient étrangement enfoncés, petits, sombres, des yeux de paysanne, soupçonneux, un peu serviles, perçants, et cependant d'une tristesse douce et sans âge. Elle vivait avec sa belle-mère ; son père était mort depuis longtemps et elle n'avait jamais connu sa mère. Les deux femmes étaient dans une misère noire. Anna gagnait sa vie en travaillant aux champs et trimait comme une bête sur les terres du comte, « de l'heure grise à l'heure grise », comme on dit au village. Le jour des saints Pierre et Paul, le comte gratifia ses paysans des réjouissances traditionnelles, et c'est ainsi que ma mère connut Mihály T.

Mihály était célèbre ; les filles, entre elles, l'appelaient Beaumichel, en un seul mot, comme je l'écris. Beaumichel était né au village, mais il avait été absent dix ans et plus. À moins de vingt ans, c'était un gars aventureux et au sang chaud ; il s'était enfui de chez lui pour courir le monde et, depuis lors, on contait sur lui d'étranges histoires. Beaumichel avait sa légende au village : on disait qu'il était capitaine de vaisseau, ou même pirate. En fait, ce n'était ni un capitaine, ni un pirate, mais un habile matelot de la

marine marchande. Et c'était déjà une belle réussite aux yeux des paysans. Aussi, dix ans plus tard, Beaumichel était-il revenu au pays pour montrer combien il s'était élevé dans l'échelle sociale. Vêtu en bourreau des cœurs, il tenait une véritable pipe anglaise entre d'éblouissantes dents blanches, et son coquin de petit chapeau vert avait été acheté à Buenos Aires, comme il se plaisait à le rappeler. Il avait une réputation de beau garçon et le savait. C'était un fanfaron, d'humeur querelleuse, habile auprès des femmes. Il se pavanait dans le village, fier comme un paon, et on le voyait chaque soir avec une nouvelle fille du côté des meules de foin.

Anna n'avait jamais rencontré Beaumichel, mais elle en avait beaucoup entendu parler. Ce mémorable soir d'été, quand elle le vit pour la première fois, elle fut très déçue. « C'est ça, le gars dont vous êtes toutes folles ? dit-elle à haute et intelligible voix. Au diable votre goût ! »

Les autres filles se hâtèrent de rapporter ces propos à Beaumichel, mais elles allèrent à l'encontre de leurs desseins. Beaumichel, aussitôt, partit à la recherche d'Anna, la prit par la taille sans la plus petite explication ou la moindre entrée en matière et dansa la *csardas* avec elle. Il est impossible de reconstituer maintenant ce qui se passa au juste durant cette *csardas*. Ma mère jura après coup qu'elle ne l'avait dansée que par bravade, pour faire pâlir d'envie toutes ses bonnes amies. Il est de fait qu'elle dansa avec Beaumichel jusqu'au jour, sans même jeter les yeux sur un autre.

C'était en 1912, l'été avait été opulent et beau. La fête des saints Pierre et Paul se célébrait selon les vieilles coutumes hongroises. Les villageois pouvaient se bourrer à éclater des *gulyás* du comte, qui cuisaient en plein air ; le vin coulait à flots ; l'orchestre tzigane jouait *csardas* sur *csardas*. La nuit

était si chaude que l'aube trouva les danseurs encore trempés de sueur bien que le bal eût lieu sur la prairie. Un peu de vent s'était levé après minuit, mais sans apporter la moindre fraîcheur ; il paraissait souffler d'une fournaise, et ne réussit qu'à mettre le feu aux lanternes vénitiennes, qu'on éteignit en les piétinant. Il n'y eut plus d'autre lumière que la lune et les étoiles, mais la jeunesse trouvait cela bien suffisant, et même excessif, car les couples s'éclipsaient l'un après l'autre vers des coins moins éclairés.

Soudain, Beaumichel demanda à ma mère :

— Avez-vous un air préféré ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une vieille chanson, les tziganes ne la jouent plus guère.

— Pas possible ! dit Beaumichel sardoniquement. Eh bien, vous allez voir, ils ne joueront rien d'autre jusqu'à l'aube.

Sur ce, il tira un billet de dix couronnes, cracha dessus, et, comme un vrai gentilhomme en goguette, le colla sur le front du chef d'orchestre. Les tziganes enchaînèrent aussitôt. Ma mère avait choisi un vieil air, une douce et simple mélodie du comté de Somogy :

J'ai flâné dans la verte forêt

Un petit oiseau j'y ai rencontré

Qui faisait son nid tout là-haut.

Mon cœur est à toi, oh ! mon amour, oh !

Comme Beaumichel l'avait prédit, les tziganes jouèrent cette chanson jusqu'au jour. Une ou deux fois, leur chef essaya bien d'un air plus entraînant, mais Beaumichel s'élançait aussitôt comme un taureau furieux. Que faire ? Les pauvres tziganes jouèrent cette lente *csardas* jusqu'à l'aube, et

Beaumichel faillit donner une attaque aux autres filles en chantant à ma mère, les yeux dans les yeux :

Mon cœur est à toi, oh ! mon amour, oh !

Ce fut une nuit insensée ; tout le village était ivre. Trop de vin, trop de lentes *csardas*, trop d'étoiles dans le ciel... Ce qui arrive souvent en de pareilles nuits arriva une fois encore. En fin de compte, Anna se retrouva étendue dans le foin auprès de Beaumichel. Quelques minutes seulement, comme elle le dit plus tard. La pauvre fille n'avait pas tout à fait compris ce qui se passait, que déjà le gaillard consultait sa montre et criait comme si on l'égorgeait : « Au diable ! Je vais manquer mon train ! »

Là-dessus, il se leva d'un bond, et avant même que la petite eût rabattu ses jupes, il était parti à travers champs. Du haut du remblai, il sauta dans le train en marche et on ne le revit plus au village.

C'est ainsi que les choses se passèrent. Ce n'était pas de l'amour, oh non ! C'était tout bonnement une sottise, une sottise comme on en fait beaucoup le jour des saints Pierre et Paul. Anna accepta cet événement comme on accepte n'importe quelle folie quand elle est faite. Elle n'en voulait pas à Beaumichel, mais ne gardait pas la moindre tendresse pour son souvenir. C'était comme ça. Et voilà tout.

Elle avait peut-être même oublié les yeux fascinants de Mihály, quand un beau jour elle comprit que des désagréments l'attendaient. Aussitôt, elle se précipita chez les faiseuses d'anges, mais en vain. Tante Rozika qui, elle aussi, pratiquait l'avortement à l'occasion, lui dit qu'elle avait remarqué les symptômes trop tard, comme c'est souvent le cas chez les très jeunes filles. J'avais déjà plus de trois mois.

En général, les sages-femmes de la campagne ne craignent pas de s'attaquer à des « cas » de plus

de trois mois, mais, à ce moment, elles avaient de bonnes raisons de se méfier. Quelque six mois plus tôt, la servante de notre droguiste avait saigné à mort entre les mains d'une vieille sorcière d'un village voisin. Un terrible scandale avait éclaté : les gendarmes avaient emmené deux douzaines de femmes ; il y avait eu des pleurs et des grincements de dents, des enquêtes et contre-enquêtes. Les journaux eux-mêmes ne parlaient que de cela. Et depuis lors, pour le plus grand ennui d'Anna, la sinistre confrérie des faiseuses d'anges s'était montrée particulièrement prudente dans l'exercice de sa profession. Personne au village ne voulait risquer l'opération.

Ma mère était comme folle. Elle suppliait qu'on la laissât monter dans les charrettes qui allaient aux villages voisins ; elle racontait ses malheurs à tous les charlatans, toutes les sages-femmes, toutes les vieilles sorcières de la région. Aucune ne lui vint en aide ; elles se contentaient de lui donner le change en flattant son caprice. Elles la bourraient de toutes sortes d'onguents, d'herbes, de pilules et de conseils. Elles lui ordonnèrent des bains si chauds que, pendant des semaines, la pauvre fille eut le corps couvert de cloques. Et tout cela pour rien.

Les mielleuses commères la saignaient à blanc ; et après lui avoir pris son pauvre argent gagné si durement, elles lui disaient onctueusement et d'une voix chagrine qu'hélas, elles ne pouvaient rien faire d'autre. « Tu es venue trop tard, ma belle. »

« Ma belle » s'enveloppa dans son grand châle, car on était proche de l'Avent, et elle sauta dans la rivière. Il y avait eu une tempête de neige, l'eau charriait des glaçons massifs ; et pourtant, la petite paysanne ne mourut point. Elle fut sauvée et elle n'attrapa même pas un rhume de cerveau.

J'avais, semble-t-il, une robuste santé même au temps où j'étais embryon. La rivière glaciale ne

réussit pas à me congeler, ni les bains brûlants à m'échauder ; les onguents, herbes et pilules ne me firent aucun mal. Je vins au monde, j'étais bien vivant, solide et vigoureux. Mes petits poumons tout neufs émettaient des hurlements si perçants que, s'il faut en croire la tante Rozika, ils étouffaient les appels de la corne de bélier du bouvier.

— Qu'il est laid ! dit ma mère quand elle me vit à ma naissance.

Là-dessus, elle se tourna vers le mur et ne me regarda plus.

Eh bien, ai-je dû penser, si j'ai survécu, malgré la rivière glaciale et les bains brûlants, je puis aussi supporter une ou deux remarques désobligeantes. Et Dieu sait que je survécus. Je grandis, pris du poids et des muscles ; comment et pourquoi, je ne sais trop. Un chien errant est mieux soigné que je ne le fus. Je poussais comme une mauvaise herbe, à l'abandon, mais indestructible.

Il paraît que mon premier mot fut « au diable ». Je ne dis « maman » que bien plus tard. Non que j'aie été porté au badinage ; mais, même tout petit, on devait souvent m'appliquer ce délicieux explétif, tandis que j'avais rarement l'occasion de dire « maman », mot qui, dans notre région, est prononcé sur un ton d'exceptionnelle douceur.

Deux semaines après ma naissance, ma mère était déjà placée comme nourrice à Budapest ; elle ne venait me voir au village que quatre ou cinq fois l'an. Je ne sais pourquoi ses visites étaient si peu fréquentes. Peut-être n'avait-elle pas d'autres congés, ou ne pouvait-elle payer le chemin de fer ; mais il est possible aussi qu'elle continuât à me trouver trop laid. Sans doute ces trois raisons avaient-elles leur part dans son absence. J'avais une mère et pourtant je n'en avais point. Tout ce bon lait, qui aurait dû être pour moi d'après les lois de la nature, était

sucé par le fils prématuré d'un marchand drapier de Budapest, bébé enveloppé dans du coton comme un ver à soie malade.

Il paraît que les lois, même celles de la nature, sont faites pour être violées par les hommes.

CHAPITRE II

Ma mère me confia à la tante Rozika. Malgré ce nom harmonieux, la tante Rozika était la vieille femme la plus dissolue du village. Quand elle eut passé l'âge de vivre de ses charmes, elle entreprit d'élever les enfants d'origine douteuse, comme moi-même ; si tant est qu'on puisse qualifier d'éducation les insultes dont elle nous abreuvait.

C'était une Slovaque ; on dit qu'elle avait été une beauté, aux cheveux de lin et aux yeux bleus. À quinze ans, elle alla travailler chez le propriétaire qui l'avait importée du Nord. Rozika servit pendant trois ans, puis donna le jour à un robuste garçon. Le père du bébé n'était lui-même qu'un enfant, le fils du patron, âgé de seize ans. Quand le ventre de Rozika commença de s'arrondir, on la chassa du domaine ; mais on ne fut pas débarrassé d'elle pour autant. Il s'en fallait même de beaucoup. Cette belle fille slovaque avait du plomb dans la cervelle ; elle savait ce qu'elle faisait. Elle harcela, supplia, pleurnicha, menaça des hommes de loi et d'un scandale, si bien que le propriétaire convint d'une assez jolie somme. Avec cet argent, elle acheta la petite maison tout au bout de ce hameau perdu de Hongrie où je fus élevé.

Moins de six mois après cet amiable arrangement, l'enfant de Rozika mourut subitement. On murmure

encore aujourd'hui que c'est sur l'initiative de sa mère que la Faucheuse emporta le bébé. Peut-être n'est-ce là que racontars ; mais, d'après ce que je sais de la tante Rozika, la chose ne paraît nullement invraisemblable.

C'est alors qu'elle commença de recevoir un monsieur « de la bonne société » qui venait en voiture du village voisin. Il avait une famille et n'était libre que le samedi. Mais le samedi n'est qu'un des sept jours de la semaine ; Rozika disposa promptement des six autres. Elle finit par détailler de l'amour, tout comme d'autres débitent de l'orge.

D'un naturel prévoyant, elle ne dilapida pas le fruit de ses labeurs amoureux. La maisonnette délabrée fut remise à neuf ; une clôture encercla la cour ; Rozika acheta même un champ de bonne taille. Elle arrondissait son magot à un rythme qui faisait crever d'envie les villageois.

Mais un beau jour, lui advint la mésaventure qui finit toujours par frapper celles qui n'en veulent qu'à l'argent des hommes ; elle tomba éperdument amoureuse d'un gaillard qui, lui aussi, n'en voulait qu'à son argent.

Quand je connus l'individu, il ne me fit pas précisément l'effet d'un don Juan ; mais c'était bien des années plus tard. La dernière fois que je la vis, je demandai à la tante Rozika pourquoi il lui avait ainsi tourné la tête. Elle ne pouvait se l'expliquer.

— Il était jamais bien beau, me dit-elle dans son curieux jargon slovaque, mais toutes les filles, elles étaient folles pour lui.

Ainsi, ce fameux don Juan n'avait même pas été joli garçon, et j'eus bien des occasions de me convaincre qu'il n'était pas très malin. Par-dessus le marché, disait la tante Rozika, il était pauvre comme un gueux ; quand il arriva au village, on voyait son séant par les trous de sa culotte. C'était un simple

journalier, de l'espèce qui n'attire guère les curiosités féminines.

— Je me mangeais de savoir quels secrets un rien du tout comme lui, il peut avoir en dedans, me confia la tante Rozika.

Ces secrets « en dedans » restent à jamais mystérieux. Un beau jour, arrive d'on ne sait où un vagabond qui n'est ni beau, ni intelligent, ni riche ; et toutes les femmes sont ensorcelées. Pourtant, à en croire la tante Rozika, il ne regardait guère les filles ; c'étaient elles qui lui couraient après comme si elles avaient eu le diable au corps. Il n'avait qu'une passion : la pêche. Il possédait une splendide ligne, façonnée à la main ; et tous les jours que Dieu fait, il s'asseyait au bord de la rivière, sans jamais dire une parole. Il était convaincu que le poisson connaît la voix humaine et qu'un mot suffirait pour qu'il évite l'hameçon. Malheur à qui ouvrait la bouche quand il attendait que ça morde.

Rozika « se mangea » jusqu'au jour où elle s'en fut à la rivière retrouver le pêcheur solitaire. Elle se pavana en long et en large devant lui. « Pas un regard il donne. Pas même il crache sur moi. »

Pourtant, Rozika ne se découragea pas. Elle s'incrusta obstinément ; si bien qu'un jour, un peu de sympathie germa dans le cœur de notre homme. Non qu'il lui adressât la parole, oh ! non. Il dédaignait toute conversation pendant qu'il pêchait ; mais il lui fit signe de s'asseoir auprès de lui. Rozika s'assit. Elle n'osait prononcer un mot ; elle fixait l'eau, sans plus. Le gars, de même, ne disait rien. Sans un frémissement de sa main droite qui tenait la gaule, il étendit la main gauche et caressa les seins de la jeune femme. Ils restèrent ainsi longtemps, en silence. Rozika, pour citer ses propres paroles, était « chaude comme le diable » quand le gaillard daigna enfin attacher sa ligne à un saule et la renverser dans les joncs.

— Mais ne fais pas de bruit, lui murmura-t-il à l'oreille. Il ne faut pas que le poisson nous entende !

On dirait une histoire arrangée après coup ; quoi qu'il en soit, Rozika, à dater de ce jour-là, ne le perdit plus jamais de vue. Il vivait chez elle et engouffrait tout ce qu'elle extorquait aux autres.

Le gaillard conserva son naturel paisible. Rien ne pouvait ébranler son calme, pas même la profession de Rozika. Du moment qu'il pouvait pêcher tout le jour et arroser d'un ou deux quarts de vin son poisson au paprika, elle pouvait bien marcher sur la tête si le cœur lui disait. Il vivait paresseusement, comme une femme entretenue, sur l'argent que rapportaient les baisers de Rozika. Les villageois le surnommèrent oncle Rozika ; les enfants eux-mêmes l'appelaient ainsi entre eux.

Rozika vieillissait. Elle avait près de trente ans ; à cet âge-là, les paysannes sont déjà sur le retour. L'un après l'autre, ses visiteurs disparaissaient ; il lui fallut diminuer son tarif et se rattraper sur le nombre.

De son côté, oncle Rozika menait joyeuse vie avec les jeunes campagnardes. Il aurait pu s'en passer, n'étant point d'un tempérament bien passionné, mais cela tuait le temps quand le poisson ne mordait pas. En silence, il leur faisait signe de s'asseoir et, le plus souvent, les filles obtempéraient.

Rozika était au courant, mais feignait l'ignorance. Elle était mal placée pour faire des reproches ; aussi tenait-elle sa langue et « sôffrait-elle ». Elle s'agitait toute la nuit au son des ronflements de son compagnon ; elle avait des palpitations et des sueurs froides. Cette femme débauchée était désespérément jalouse, elle qui avait vendu son amour depuis l'âge de quinze ans et ne soupçonnait pas le sens du mot fidélité.

Un beau jour, sa patience fut à bout. Elle fit venir le tailleur du village et lui commanda un nouveau costume pour son homme.

— Pour quoi faire ? demanda oncle Rozika, qui n'avait nulle coquetterie.

— Pourquoi ? répliqua tante Rozika. Tu ne vas pas pouvoir aller à la noce dans un vieux.

— La noce ? Qui diable se marie ?

— Qui ? Toi et moi.

Tout d'abord, l'homme ne souffla mot. Il lui fallut un moment pour comprendre. Puis il finit par ricaner tout bas.

— Tu es une vraie Slovaque, dit-il simplement. Joliment rusée.

Mais il ne protesta pas. En quoi cela le gênait-il ? Marié ? Très bien ! La femme en a envie ? Qu'elle se passe son caprice. Heureusement, le temps était mauvais le jour de la noce ; de toute façon, il n'aurait pu pêcher.

Mais la tante Rozika prit ce mariage très au sérieux. L'anneau, le certificat, le petit sermon du prêtre causèrent une véritable révolution dans sa vie. De ce jour, elle renvoya impitoyablement ses admirateurs.

— Le mari mien pas permettre ! déclarait-elle fièrement ; elle savait bien pourtant que le « mari mien » se serait tenu les côtes s'il l'avait entendue.

Deux semaines après la cérémonie, elle prit le train et s'en fut au chef-lieu du comté. Elle annonça qu'elle voulait devenir sage-femme. Tout le village en fit des gorges chaudes : quels mécréants auraient demandé à pareille drôlesse de mettre au monde un petit innocent ?

Mais la tante Rozika savait ce qu'elle faisait. Elle n'avait nulle intention de présider à la naissance des enfants. Bien au contraire. De ce jour, elle vécut d'empêcher ces naissances.

Son idée était excellente. Les autres faiseuses d'anges étaient de vieilles sorcières ignorantes et crasseuses ; il était bien naturel que les filles en situation intéressante préférassent Rozika. Elle avait

beaucoup de travail, surtout l'hiver où les hommes ont du temps à perdre.

Bientôt, la tante Rozika pratiqua une nouvelle industrie encore plus profitable. Elle prit en pension les malheureuses petites paysannes qui, comme ma mère, « étaient venues trop tard ». Elles avaient leur bébé à crédit et vivaient chez la tante Rozika jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour travailler comme nourrices à la ville. Les enfants restaient chez Rozika. Libérées de tout souci immédiat, les pauvres petites servantes ne savaient comment la remercier. Et, jusqu'à la fin de leurs jours, elles devaient abandonner à la charitable matrone le plus clair de leurs maigres gains.

Cette indestructible créature était de la race des chats, toujours sûre de retomber sur ses pattes. Elle tirait davantage des aventures amoureuses d'autrui qu'elle n'avait jamais tiré des siennes propres. Elle acheta des porcs, des vaches, de la volaille, un cheval et une charrette et elle engagea une servante.

Elle accompagnait son mari à la pêche chaque fois qu'elle le pouvait. L'oncle Rozika était rarement seul : elle le gardait à vue comme un trésor. Dieu sait pourtant qu'il ne faisait plus partie de la jeunesse dorée du village ! Ils avaient à peu près le même âge et Rozika allait sur ses quarante ans.

Elle élevait huit petits bâtards sous son toit et aurait pu prendre sa retraite. Huit petites servantes, dans les diverses villes de Hongrie, trimaient à sa place, de l'aube à la nuit. La tante Rozika mettait tous ses sous de côté et acquit peu à peu l'une des plus grosses fortunes de ce hameau misérable. Les gens ne discutaient plus son passé ; comme disent les paysans, ce qui est fait est fait, et l'argent n'a pas d'odeur.

Elle prit l'habitude de s'habiller de sombre. Le dimanche, elle endossait une robe de soie noire

boutonnée jusqu'au col ; une énorme croix d'or pendait sur sa poitrine. Elle renonça à ses façons de parler insinuantes ou facétieuses ; elle pesa désormais tous ses mots. Avec ses malheureuses petites paysannes, elle adoptait le ton d'une femme vertueuse qui déplore leurs péchés, mais leur pardonne au nom du Seigneur. Elle parlait sec aux pauvres gens et repoussait leurs tentatives de renouer d'anciennes amitiés. Mais le miel coulait de ses lèvres quand un riche fermier lui adressait la parole au marché. En somme, elle se comportait comme une femme qui a du bien.

Elle devint dévote. Autrefois, elle ne mettait pas les pieds à l'église ; maintenant, elle s'agenouillait pieusement des heures entières. À la tête du lit délabré où ses visiteurs avaient pris leurs ébats, elle plaça une veilleuse de verre rouge devant une image de la Vierge.

Elle demanda un jour à l'oncle Rozika :

— Tu penses jamais mourir, Joska ?

— Au diable la mort !

— Ne jure pas, je suis sérieuse. Nous pouvons pas laisser à des chiens l'argent nôtre !

Oncle Rozika leva les épaules. Il se moquait de l'argent. Tout lui était égal, du moment qu'il avait la paix et le ventre plein. Mais la tante Rozika se faisait des soucis pour l'avenir.

— Un enfant il faut faire, dit-elle.

— Tout de suite ? demanda-t-il en riant, car cette conversation se tenait dans la rue.

N'empêche qu'il ne fit pas d'objection à ce nouveau projet. Un enfant ? Entendu ! Si la femme veut un enfant, qu'elle s'en passe la fantaisie. Et tante Rozika se mit aussitôt à compter sur ses doigts.

— Pour Noël, il peut sera là.

Mais il n'y eut pas d'enfant à Noël. Ni même à Pâques. Il n'y eut jamais le moindre enfant.

Maintenant qu'elle en désirait un plus que tout au monde, cette femme ne pouvait concevoir, elle qui avait été enceinte contre son gré Dieu sait combien de fois. Elle consulta tous les docteurs des environs. Elle alla au chef-lieu du comté et même à Budapest. Elle prit les eaux, essaya de toutes sortes de médicaments et de recettes. Tout fut inutile.

C'était sûrement la faute de son mari, décida-t-elle. Elle eut recours à d'autres hommes, m'avoua-t-elle plus tard. Sans plus de succès.

Pour la première fois de sa vie, elle perdit la tête. Elle courait à travers la maison comme une folle. Elle ne pouvait pas, ne voulait pas renoncer à son rêve. Elle était obsédée par l'idée que son magot s'en irait aux chiens.

Un beau jour, elle arracha du mur la veilleuse et le portrait de la Vierge Marie et les jeta dans un coin. Elle se mit à blasphémer comme le plus enragé des gardeurs de cochons. Il lui arrivait de déraisonner des jours durant et de nous rosser sauvagement. Puis, soudainement, elle retrouvait un calme inquiétant. Elle se retirait dans un coin de la « belle » chambre et y restait des heures, immobile, les rideaux tirés. De temps à autre, elle marmottait des choses inintelligibles ; ses lèvres remuaient à vide, silencieusement, comme un mécanisme faussé et qui va s'arrêter.

Ses cheveux blanchirent brusquement. Elle était maigre et desséchée, elle vieillissait à vue d'œil. Elle devint une vieille sordide et acariâtre.

Toute sa vie, elle avait fait le mal ; mais, jusqu'alors, elle en avait tiré profit. Elle y gagnait de l'argent, des chaînes d'or, des robes de soie, une truie de plus dans sa porcherie, une autre vache dans son étable. Maintenant, ses vices étaient aussi stériles que ses flancs. Elle était méchante pour le plaisir de la méchanceté. Elle prenait à tourmenter autrui

une joie mauvaise, inhumaine, une sorte de satisfaction perverse et sadique. Et puis, sans transition, elle devenait inexplicablement aimable et se plaisait à rendre service. Elle faisait des cadeaux à tous ceux qui se présentaient et jacassait interminablement, de la façon la plus affable. Quand elle voyait un petit enfant, elle le prenait dans ses bras et le couvrait de baisers. Ses crises de bienveillance avaient quelque chose d'étrange et de démoniaque. Elles éclataient avec la soudaineté d'une attaque de nerfs et cessaient brusquement. Elle était ensuite cent fois pire qu'avant.

CHAPITRE III

Elle m'a haï du jour de ma naissance.

Cela peut paraître invraisemblable. Une femme peut n'avoir aucune affection pour l'enfant qu'elle élève, elle peut même s'emporter dans une crise de colère, mais le haïr... Et pourtant, il n'y a pas d'autre mot : elle me haïssait. Cette haine n'était pas un éclat accidentel, dû à l'agacement des nerfs et qui s'évanouit aussitôt. C'était une haine profonde, implacable, que je qualifierai de virile. Nous vivions sur le pied de guerre. Il n'y eut pas une seule trêve durant les quatorze années que je passai sous son toit.

Les racines de cette haine plongeaient à des profondeurs terrifiantes. J'étais né au moment où elle se convainquit qu'elle ne pourrait jamais être mère... Qui sait ? Ce n'est là qu'une hypothèse. « En vérité, qu'est-ce que l'homme connaît de l'homme, sauf l'esprit de l'homme qui est en lui », dit saint Paul aux Corinthiens.

Il faut reconnaître, en toute impartialité, que je

n'étais point ce qu'on peut appeler un enfant séduisant. J'étais étrangement revêche, d'un abord difficile, sauvage, obstiné, têtu comme une mule et toujours prêt à vous sauter au visage. Même à l'âge de sept ans, j'étais dépourvu du moindre attrait enfantin.

Je possède encore mon portrait à cette époque, une photographie de groupe payée par l'une des mères et nous représentant tous les huit. J'ai rarement vu un enfant aussi repoussant que je l'étais alors. J'avais l'air brut et fruste à vous décourager. Mes épaules étaient aussi larges que si je les avais empruntées à un garçon de cinq ans plus âgé. Mon visage était rude, sombre et malveillant. J'étais réellement hideux. Et pourtant, si l'on y regarde de plus près, mes traits n'étaient pas difformes. J'avais des yeux immenses, d'un gris foncé. Mon nez était long et droit, mes lèvres arquées et volontaires. Et de doux cheveux noirs bouclaient au-dessus de mon front. Mes traits n'ont guère changé depuis lors ; leur laideur sur cette photo vient sans doute de ce qu'ils étaient presque complètement formés à cet âge tendre. La rudesse et l'énergie prêtent de la virilité et même un certain charme à un visage d'homme fait, tandis qu'elles sont rebutantes chez un enfant de sept ans.

On dit que vers cinq ou six ans, je pris la curieuse habitude, en parlant aux adultes, d'appuyer mon menton sur mon cou et de les fixer d'en dessous comme un taurillon prêt à foncer.

— Il regarde comme un assassin, disait tante Rozika une demi-douzaine de fois par jour ; peut-être n'était-elle pas loin de la vérité.

Non, je n'étais pas un petit ange, mais Dieu sait que j'avais de bonnes raisons de ne pas l'être. La vie d'un être humain débute avant la naissance. Si, durant sa grossesse, la mère subit certains chocs, le développement de l'embryon peut en être sérieusement affecté.

Est-il déraisonnable d'imaginer que la haine de ma mère et sa volonté de se débarrasser de moi aient eu sur mon caractère un effet durable ? Je ne sais. Il se peut que j'exagère. En tout cas, je suis persuadé qu'à l'âge de six ans, j'étais parfaitement conscient de ma place ici-bas. Je savais pertinemment que pas une âme au monde, pas même ma mère ne m'aimait vraiment et que je n'avais pas plus de raison d'être que le fétu de paille ou la mauvaise herbe au bord du chemin.

Écrit noir sur blanc, tout cela paraît sentimental. Mais je n'étais pas un enfant sentimental. Ma place en ce monde me semblait tout à fait naturelle. J'avais les instincts d'un jeune animal. La vilénie de l'homme ne m'étonnait pas. Je la trouvais normale, tout comme un soldat trouve normal que l'ennemi essaie de le tuer. Je n'étais surpris que si quelqu'un me témoignait de l'intérêt. Cette bonté me semblait suspecte et j'en cherchais la raison secrète et malveillante. Je dois toutefois reconnaître que pareilles surprises étaient fort rares.

En regardant en arrière, j'ai l'impression que je savais à peine le sens de mots tels que « bonté » ou « affection ». Je les considérais comme les termes d'un pompeux jargon inventé par les adultes pour tromper les enfants. Il y avait bien d'autres mots de cette sorte : je ne croyais à aucun. Il était admis, par exemple, que tante Rozika était dévote. Elle s'agenouillait des heures durant devant l'image de la Sainte Vierge ; à chacune de ses crises de mansuétude, elle discourait d'abondance sur la « charité chrétienne ». Eh bien ! j'avais certes l'occasion de découvrir ce qu'était la « charité chrétienne » pour tante Rozika. Toutes ces belles paroles me faisaient autant d'effet que les croquemitaines. Je ne croyais pas plus aux unes qu'aux autres. Je ne croyais que ce que je voyais de mes propres yeux.

Quand on me disait ces grands mots, j'avais l'impression qu'un petit écureuil impertinent et grimaçant se déchaînait en moi. Mais je ne bronchais pas. Je me comportais comme si je n'avais pas su compter jusqu'à deux. Je considérais tous les adultes comme des lourdauds, hypocrites et stupides. Je ne me donnais pas la peine de discuter avec eux. J'appuyais mon menton sur mon cou, et les fixais d'un œil maussade, les pieds écartés, les mains dans mes poches. Je gardais le silence, j'étais hermétique.

Honore tes père et mère, m'apprenait-on. Fort bien, me disais-je, et le petit écureuil cabriolait, tirait la langue et riait sous cape. Je n'avais jamais vu mon père ; quant à ma mère, tout ce que je savais d'elle, c'est qu'elle ne se cassait pas la tête à mon sujet. Une jeune paysanne inconnue apparaissait quatre ou cinq fois l'an, passait l'après-midi avec moi, puis s'en allait à nouveau : cette fille était censée être ma mère.

Secrètement, je redoutais ces visites. Je me souviens que j'avais la pénible impression de suffoquer et que ma bouche était amère comme si j'avais mal à l'estomac. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi. Ma mère était gentille avec moi, elle ne me battait jamais, elle ne me grondait même pas. Chaque fois qu'elle venait, elle m'apportait pour dix fillers de sucre de pommes ; et j'aurais été au bout du monde pour un peu de sucre de pommes... Jusqu'à quatorze ans, ce sont les seuls bonbons qu'on m'ait donnés. Et ses visites présentaient un autre avantage pour moi : ce jour-là, on me servait un bon dîner et je pouvais manger tant que je voulais, ce qui n'était jamais le cas. « Par hasard », il y avait toujours mes plats favoris pour ce dîner-là : des *székelygulyás* et des nouilles au fromage comme dessert. Et cependant, pour éviter cette visite de la petite servante inconnue, j'aurais

volontiers renoncé aux *székelygulyás*, aux nouilles au fromage et au sucre de pommes.

Ma mère envoyait une carte pour annoncer sa venue. En général, elle arrivait le dimanche par le train de midi. Dans ces cas-là, je ne sortais jamais dans la cour. Je m'enfermais dans la cahute de bois située derrière la maison de la tante Rozika. Je m'asseyais stupidement sur la planche blanchie à la chaux, et je contemplais d'un œil vague les grosses mouches vertes, bruyantes et avides, qui faisaient bombance au-dessous de moi. Le silence, ces jours-là, était profond, pesant. Tante Rozika et oncle Rozika faisaient la sieste, les servantes étaient sorties, les enfants s'étaient égaillés dans la campagne. Le soleil de midi calcinait le toit de la cabane, l'air y était torride et empuanti. Je ruisse-lais de sueur, mes paupières s'alourdissaient. Soudain, la clochette du petit portail brisait ce calme dominical.

— Bé-é-é-la ! tante Rozi-i-i-ka ! criait ma mère.

Je me levais, j'avalais péniblement ma salive, j'enfonçais mes mains dans mes poches ; du pas lourd et solennel d'un vieux paysan, j'allais au-devant de ma mère.

Elle n'exigeait pas de moi le rituel baisemain. Elle m'embrassait sur la joue ; je ne lui rendais pas son baiser. Je ne sais si elle le remarquait ; en tout cas, elle ne me le reprocha jamais. Elle était fermée et peu démonstrative. Je voyais son dédain pour les autres mères quand elles jacassaient bruyamment dans la cour, en faisant des tas d'embarras à propos de leurs rejets.

— Eh bien, Béla, quoi de neuf ? demandait-elle simplement, sérieusement, comme si elle parlait à une grande personne.

— Rien du tout, répondais-je du même ton, en pensant au sucre de pommes.

À ce moment-là, elle fouillait dans son sac usagé et en sortait la friandise.

Pendant ce temps, la porte de la cuisine s'ouvrait avec affectation et livrait passage à la tante Rozika, ses jupons tout bruissants, fière comme la reine du village dans ses beaux atours du dimanche.

— Comment ça va, comment ça va, criait-elle de loin. Nous t'avons pas vue de bien longtemps. Comment ça va avec toi, chère âme ?

— Je vais bien, merci à vous, tante Rozika, répondait ma mère d'un ton de paisible dignité.

La vieille femme lui tapotait l'épaule avec condescendance, un sourire mielleux aux lèvres, tout en l'examinant de la tête aux pieds d'un œil aigre et malveillant.

— La belle petite robe tu avais, chère âme ! disait-elle d'un ton d'inimitable méchanceté en faisant évidemment allusion aux paiements arriérés et tout en conservant son sourire douxereux.

— Mais voyons, chère tante Rozika, elle a plus de trois ans, répliquait ma mère, fort embarrassée ; et elle s'empressait de détourner la conversation.

Les robes de ma pauvre mère avaient toujours plus de trois ans.

Ce dialogue se répétait mot pour mot, de visite en visite, d'année en année, comme dans une comédie soigneusement réglée. Venait ensuite le deuxième acte, avec la même régularité.

— Ton fils, chère âme, est pire bon à rien dans le monde entier, piaillait la vieille femme. Ton fils, chère âme, il finit dans les galères, ça je pouvais te dire, chère âme.

Et ainsi de suite. Elle énumérait, avec la plus grande exactitude, chacun des crimes commis durant les trois derniers mois. Elle n'en oubliait aucun : sa mémoire était remarquable. Elle ne disait que la pure vérité, mais ne mentionnait jamais la cause

de mes méfaits. J'avais toujours faim, et un enfant affamé est capable de tout.

J'écoutais en silence le réquisitoire de la vieille. J'étais là, bien d'aplomb sur mes pieds écartés, les mains dans les poches, le menton fermement appuyé contre mon cou, fixant sans mot dire la bouche édentée et bavarde qui crachait son venin.

Ma mère se taisait elle aussi. Elle opinait en silence, comme scandalisée et me jetait des regards indignés. Quand la tante Rozika avait fini sa tirade, elle commençait la sienne.

— Les yeux devraient te sortir de la tête, mauvais sujet. Comment oses-tu abuser ainsi de la bonté de tante Rozika ?

Chaque fois, elle répétait ces formules mot pour mot. Mon Dieu, pensais-je, tu peux toujours parler, mais tu devrais d'abord goûter un peu à la bonté de tante Rozika. Hopla, l'écureuil, gambadait et tirait la langue. Je restais planté là sans broncher.

— Je vais corriger cet affreux vaurien, promettait d'un air menaçant la petite servante de Budapest. Viens ici, tourment de mes jours et de mes nuits.

Je la suivais, d'un pas lourd et majestueux. Dans le fond de la cour, un vieux pêcher abritait un petit banc délabré et sans dossier. Nous nous asseyions. Dès que la tante Rozika était hors de vue, ma mère changeait de ton. Au lieu de me gronder, elle jetait un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre et murmurait :

— As-tu assez à manger ?

— Fichtre non, répondais-je. Seulement quand tu viens. Les autres jours, j'ai toujours faim.

Cette scène-là, aussi, se renouvelait à chaque visite. Ma mère fronçait le sourcil et fixait le vide sans un mot. Puis elle assurait :

— Je vais parler à la tante Rozika.

Dès l'âge de cinq ans, je savais qu'elle mentait.

Le petit écureuil ricanait tout bas. Elle était bien de taille à *parler* à la vieille femme, me disais-je ; va-t'en voir si elle *parle* ! Je sais maintenant qu'elle payait toujours avec du retard, et qu'elle vivait dans la terreur constante qu'un beau jour la tante Rozika ne me jette dehors, ou ne m'embarque pour Budapest. Mais, bien sûr, je l'ignorais alors. Tout ce que je savais, c'est que ma mère mentait. Au lieu de demander des comptes à la vieille femme, elle la flagornait à me soulever le cœur.

Je ne soufflais mot de tout cela. Je restais sagement assis sur le banc vermoulu sous le pêcher. Le soleil brillait sur le vieil arbre ; de petites taches mouvantes, d'un jaune d'or, dansaient dans l'ombre. Je les observais. Ma mère continuait à fixer le vide de ses petits yeux noirs et enfoncés ; ou elle traçait, du bout de son soulier, de vagues dessins dans le sable. Nous n'avions rien à nous dire.

Oncle Rozika s'installait devant la porte de la cuisine, et jouait de l'harmonica.

Il était facile de deviner, d'après l'expression de ma mère, qu'elle ne savait que faire de moi. Elle n'était pas d'un naturel caressant, et se trouvait rarement d'humeur à jouer avec moi. Aussi demeurait-elle tout bonnement à mon côté, comme si j'étais un adulte avec qui elle n'avait pas grand-chose en commun.

Il y avait beaucoup de ma faute si nos relations ne s'amélioraient pas. De temps à autre, ma mère me montrait bien une sorte d'affection maladroite ; mais je la décourageais aussitôt. Je me souviens qu'un jour, elle me demanda pourquoi j'étais toujours si maussade.

— Allons, ris donc un peu, me dit-elle gaiement en me chatouillant.

J'étais fort chatouilleux. Je sautai sur mes pieds et elle courut après moi. Quand elle m'attrapa, elle me pressa contre sa poitrine et me couvrit de baisers.

Je ne sais ce qui se passa, mais j'éprouvai alors une impression des plus pénibles, un incompréhensible sentiment de honte et de dégoût. Je me dégageai avec répulsion. Elle me lâcha sans un mot, comme si elle devinait ma réaction, et rentra pour « régler ses comptes » avec tante Rozika. Ces fameux comptes étaient rarement réglés sans incident. La vieille femme devait insister pour le paiement des arriérés, car on entendait le bruit de violentes discussions, et quand ma mère sortait de la chambre, ses yeux étaient toujours rougis de larmes.

— Partons ! disait-elle sèchement, réprimant son émotion. Bonne nuit !

Elle disait toujours bonne nuit en guise d'adieu, bien que le soleil fût encore haut dans le ciel. Le train démarrait peu après sept heures, mais nous arrivions à la gare quelques minutes avant six heures. L'attente paraissait interminable. Il y avait une foule de villageois qui considéraient cette visite dominicale à la station de chemin de fer comme un plaisir des plus mondains. Bien peu d'entre eux prenaient le train, mais l'aristocratie paysanne paradait le long des voies, accueillant des amis ou bavardant en groupes. La jeunesse dorée était là au grand complet. On faisait admirer ses beaux habits du dimanche. Une gaieté bruyante et ostensible était de rigueur. Les jeunes filles pouffaient de rire comme si on les chatouillait. Ma mère et moi observions toute cette allégresse, tel un couple de vieilles gens, sans souffler mot, comme sous le pêcher.

Et pourtant, c'était là un silence d'un genre différent. Je ne savais pas pourquoi les yeux de ma mère étaient rouges et, à vrai dire, je ne m'en souciais guère. Mais tandis qu'elle était là, assise à mon côté sur le banc de la gare, il m'arrivait soudain, sans la moindre raison, de me sentir plein d'une pitié désespérée pour cette étrange petite paysanne.

Quelle jungle impénétrable que le monde intérieur d'un enfant ! Même au risque d'être jugé inhumain, je dois avouer que l'affection filiale m'était inconnue. Et cependant, j'avais toujours pitié de ma mère. J'en avais tellement pitié que, par moments, j'éprouvais une douleur presque physique du côté du cœur. Malgré ma misère, je me sentais plus fort et plus intelligent qu'elle. J'avais la conviction que j'étais plus capable qu'elle de diriger mon destin. Évidemment, ma mère ne pouvait deviner aucune de ces pensées. J'étais assis bien poliment à côté d'elle, et je faisais de mon mieux pour paraître aussi dépourvu d'expression qu'une vache au pâturage.

Enfin, le train arrivait. Le soleil brillait toujours, mais les lanternes du convoi étaient déjà allumées. Elles donnaient à cette petite halte de village un curieux air de fête. Ma mère montait en voiture. Je pouvais lire son soulagement sur son visage lorsque le train démarrait enfin. Elle n'agitait pas longuement son mouchoir, mais disparaissait bien vite derrière la vitre.

CHAPITRE IV

Un jour où je regardais ainsi le train s'éloigner, j'éprouvai une sensation terrifiante, perverse. Elle reparut bien des fois, au cours des années, lorsque j'assistais au départ d'un convoi, et elle ne perdit jamais son étrange magie.

Je voudrais la décrire avec autant de précision qu'un médecin en met à noter l'historique d'un « cas ». J'avais environ six ans. Par une étouffante soirée d'été, j'étais pieds nus sur la voie ; je ne pensais à rien, je regardais simplement la lanterne rouge

à l'arrière du train qui disparaissait peu à peu dans le lointain. Soudain, et sans aucune raison tangible, je sentis une incompréhensible pesanteur écraser ma poitrine, ma gorge se serra et je respirai péniblement. Tout ceci ne dura que quelques minutes, mais cet instant me parut si effroyable, si désespéré, que je crus devenir fou. Mon corps était tout entier secoué de sanglots. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ressentais un besoin de partir poignant, déchirant, presque physique, loin de ma mère, loin de la tante Rozika, loin du village ! Où donc ? Je ne pouvais dire. Pourquoi ? Je ne savais. Je n'avais aucun but déterminé, aucun désir, aucun caprice particulier. Seulement partir, partir, partir !

Mais, au fond, j'étais un solide petit paysan ; une demi-heure plus tard, je me disais tout bas : « Quelle sottise ! »

Et pourtant, chaque fois que l'odeur âcre et aventureuse de la fumée arrivait à mes narines, ce même désir suffocant, irrésistible, m'enfiévrant à nouveau.

Peut-être est-ce cela qui avait poussé mon père à s'enfuir de chez lui. Peut-être est-ce par une soirée d'été pareillement étouffante que ce besoin d'évasion l'avait envahi. Il lui avait fallu partir, sans savoir où ni pourquoi, tel un somnambule.

Quand j'étais dans cet état d'esprit, j'évitais la rue principale qui, par ces belles soirées embaumées, regorgeait de promeneurs dominicaux. À moins d'aller à l'auberge, un paysan ne sait comment occuper son dimanche soir. La journée a été longue, il s'est reposé et il a bavardé plus qu'il n'en a besoin. Il est las de flâner. Il rôde autour de la gare comme s'il attendait le lundi par le dernier train.

Je rentrais en faisant le grand tour par les champs de blé. Tant que j'étais dans le village, je prenais grand soin de « sauver la face ». Je gardais les mains dans mes poches, j'appuyais mon menton contre

mon cou, j'arpentais les rues d'un pas lourd et solennel de vieux paysan. De temps à autre, je crachais en coin : je considérais que cracher rehausse la dignité masculine. Mais, lorsque j'avais dépassé la dernière maison du village, je me mettais à courir comme un fou. J'allais à travers champs, prairies et pâturages aussi loin que mes jambes voulaient bien me porter. Puis, le cœur battant, je me jetais à plat ventre dans l'herbe où je demeurais immobile. Aussitôt, je me sentais transformé. J'oubliais les événements du jour, mes nerfs se détendaient. Gisant dans l'herbe haute, sous l'immensité du ciel d'été, j'avais l'impression d'un retour au foyer, après un voyage en des terres étranges et semées de périls.

La nuit tombait, mais il ne faisait pas plus sombre que si on avait contemplé le paysage à travers un carreau embué par un souffle léger. Le champ restituait la lumière solaire absorbée durant le jour. La senteur chaude du sol emplissait l'air ; le ciel crépusculaire était éclatant comme un immense, un somptueux châtea paysan ; tout au loin tintaient les clochettes des troupeaux qui rentraient. J'étais chez moi.

Chantonnant à mi-voix, je m'acheminais lentement vers le village. Il était dans ma nature de ne pouvoir croiser la vache la plus crottée, le bidet le plus cagneux, le roquet le plus galeux sans caresser l'animal et lui donner un regard de compréhension et d'amitié. Je n'aimais personne, pas même ma mère ; mais, apparemment, aucun individu n'est absolument dépourvu de chaleur et de tendresse. J'en avais ma part, moi aussi ; mais comme je l'ignorais, le meilleur de moi-même restait en friche et ne portait aucun fruit. Tout cet amour inconscient, rétif, qui ne s'épanchait pas vers les hommes, trouvait son expression dans une passion pour les bêtes. À cet âge, pas un être humain ne comptait autant pour moi que tel vieux chien de

garde. J'étais l'ami de toutes les bêtes du village. Les chiens les plus méchants m'aimaient, jusqu'aux arrogants lévriers du comte qui sautaient autour de moi comme si j'étais le Père Noël ; Dieu sait pourtant que je ne pouvais acheter leur faveur en leur donnant à manger.

Bien peu de chiens étaient aussi misérables que moi. Presque toujours, je sortais de table affamé. Tante Rozika ne pratiquait pas l'égalité. Les soins qu'elle donnait aux enfants étaient proportionnés à la pension versée par leur mère. Pourtant, il n'y avait d'injustice flagrante que dans mon cas, car les mères des autres venaient souvent les voir et les griefs leur étaient promptement contés. Pierre se plaignait que Paul fût mieux nourri et Paul gémissait que Barnabas reçût de plus grosses portions. Ces tristes histoires allaient au cœur des pauvres petites servantes et l'argent nécessaire finissait toujours par être trouvé ; en fin de compte, Pierre avait une aussi bonne nourriture que Paul, et Paul pouvait manger autant que Barnabas. Mais qui diable se souciait de moi le moins du monde ?

Ma mère venait me voir quatre ou cinq fois l'an au mieux, et il y avait chaque fois une scène violente au sujet des paiements arriérés. Comment la pauvre femme eût-elle osé faire allusion à ma maigre chère ? En outre, la tante Rozika me haïssait comme les sept péchés ; vous pouvez donc imaginer comme elle prenait soin de moi !

Le pire, c'est que, jour après jour, j'avais sous les yeux des enfants de mon âge mangeant plus et mieux que moi.

Est-il bien étonnant que je sois devenu ce que j'étais ?

À certains moments de mon enfance, j'aurais été prêt à faire n'importe quoi pour une bonne platée de victuailles.

Je volais, j'en conviens. J'étais voleur comme une

pie. C'est en vain que la vieille femme gardait tout sous clef ; la nécessité et l'entraînement développèrent jusqu'à la perfection mes aptitudes comme larron.

Évidemment, je m'exposais au pire si j'étais pris ; mais je n'éprouvai jamais le moindre remords. Je maintiens qu'en certaines circonstances, il est naturel de voler. Il aurait peut-être fallu que je risque d'enrayer ma croissance ou de devenir tuberculeux, afin de protéger les richesses mal acquises d'une vieille catin ? Ah ! mais non.

Je devins, avec le temps, aussi rusé et aussi hardi que le renard en maraude.

Je découvris qu'on pouvait tirer parti du désir de vengeance des êtres humains. Parmi les enfants, c'est la loi du coup de poing qui l'emporte : la raison du plus fort est la meilleure et un enfant veut toujours avoir raison. Moi, je n'y tenais pas. J'avais faim, et les vérités platoniques ne m'intéressaient pas. Les affamés ne connaissent qu'une seule vérité : le pain. J'étais fort comme un taureau, et mes poings me valaient du bon argent. La lutte était mon gagne-pain. Si les hostilités éclataient entre deux gamins, j'allais au plus faible et lui demandais de mon ton le plus pratique : « Combien me donnes-tu pour rosser ce grand type ? »

Mon taux normal était de dix fillers ; mais il m'arrivait d'étriller un garçon pour deux fillers seulement.

C'était parfois dangereux. Les enfants se groupaient en bandes et presque tous appartenaient à l'une ou à l'autre. De temps en temps, une bande tout entière se jetait sur moi, et je rentrais après la bataille, clopinant et la tête en sang.

Cela m'était bien égal ! Les piécettes de cuivre tintaient dans ma poche de la façon la plus reconfortante : je m'élançais vers la boulangerie et j'achetais un morceau de pain.

Mon idéal était Sandor Rozsa, le *Robin Hood* hongrois. Aucun héros n'était plus populaire dans notre misérable hameau que ce bandit de grand chemin, qui détroussait les riches et donnait aux pauvres. Je ne donnais à personne mes sous si durement gagnés. Il est vrai qu'il n'y avait pas plus pauvre que moi dans tout le village.

CHAPITRE V

Au cours de l'été 1919, quand j'eus six ans, ma mère perdit sa place. Au lieu de mandats, elle envoyait à la tante Rozika des lettres plaintives, où elle la suppliait d'attendre le premier : d'ici là, elle aurait sûrement trouvé quelque chose. Mais apparemment, elle ne trouvait rien.

Un beau jour, comme je m'asseyais innocemment à table auprès des autres enfants, la vieille s'élança hors de la cuisine ; en hurlant comme une possédée, elle m'annonça que je n'aurais rien à manger puisque ma mère n'avait pas payé un sou depuis trois mois.

— Et un si tellement gentil trésor, je t'élève pour rien, sûrement !

Tout d'abord, je ne compris pas. Je restais planté là, les mains dans les poches, mon menton appuyé contre mon cou, les yeux levés vers la vieille sorcière qui vociférait. Elle brandissait une lettre de ma mère :

— Si ta dégoûtante de mère ne me doit pas autant, je t'ai jeté dehors d'ici il y a longtemps, sale petit gibier de la potence !

Je ne disais toujours rien. Nous étions dans la cour ; les autres enfants étaient assis autour de la table rugueuse, avalant leur dîner. Je me souviens

parfaitement du menu : des pommes de terre au paprika et des saucisses ; leur odeur savoureuse, tentante, emplît encore mes narines. Je mourais de faim. Les larmes me suffoquaient, mais je n'aurais pleuré pour rien au monde. Je voyais les autres se pencher sur leur assiette, ricaner en pensant à ce qui allait suivre et s'envoyer des coups de pied sous la table. Les genoux tremblants, mais déterminé à « sauver la face », j'essayais de rester calme.

— Ma mère vous enverra votre argent, dis-je pour l'apaiser. Donnez-moi à manger, s'il vous plaît, j'ai si faim.

— Pas de la chance ! glapit-elle en secouant la tête. Écris ta sale putain de mère qu'elle fait pas les enfants si elle voudrait pas payer sa pension.

Je vis que les autres pouvaient à peine réprimer leur fou rire. Je fus envahi d'une rage terrible ; mon corps tremblait tout entier ; je perdis la tête.

— C'est vous la sale putain ! hurlai-je à la vieille femme.

Et je détalai de toute la vitesse de mes jambes. Certes, elle n'était pas d'un naturel prodigue ; et pourtant, elle me lança l'énorme plat de pommes de terre. Dieu merci, il ne m'atteignit qu'au postérieur et le plat se cassa simplement en mille morceaux. Je continuai à courir, mais même une fois dans la rue, je sentais encore les bonnes pommes de terre au paprika, bien chaudes, coulant le long de mon fond de culotte.

Je brûlais de fureur rentrée. Ma première idée fut de faire le tour de la maison, de me glisser jusqu'à la fenêtre et de lui crever les yeux à coups de fronde. J'aurais pu l'étrangler sans broncher. Mais j'avais déjà appris que la colère n'emplît pas le ventre, et je me mis à élaborer des plans plus pratiques. Je partis en reconnaissance à travers le village, cherchant quelque chose à voler. Mais ce jour-là, j'avais une

guigne inconcevable. Je ne réussis même pas à chiper un seul fruit. Mes amis les chiens m'accueillaient avec de tels aboiements de joie que leur maîtresse se montrait aussitôt à la porte de la cuisine. Je rôdai pendant des heures, sans succès. Ma tête tournait, j'étais tout étourdi de faim.

Vers quatre heures de l'après-midi, je m'approchai de l'école. Les élèves étaient en récréation, et criaient en se poursuivant dans la cour. N'ayant rien de mieux à faire, je m'arrêtai et jetai un coup d'œil à travers la clôture. Chacun des enfants tenait une grande tartine de pain avec du beurre ou de la confiture. Ils ne prêtaient pas la moindre attention à leur goûter, mais couraient, jouaient et ne cessaient un instant que pour avaler une bouchée rapide et distraite comme s'ils accomplissaient là quelque devoir. Les yeux me sortaient de la tête tant j'avais faim.

Qu'aurait fait Sandor Rozsa en pareil cas ? me demandai-je. Je le savais bien.

Je fourrai mes deux mains dans mes poches, appuyai mon menton contre mon cou, et je pénétrai nonchalamment dans la cour. Je n'allais pas encore en classe, mais les enfants pensèrent que je cherchais l'un d'eux. Ils étaient tous plus âgés que moi, aussi est-ce avec prudence que j'exécutais mon plan. Je m'arrêtais, regardais, puis repartais, les examinant avec soin avant de choisir ma victime. Celui que j'élus ainsi était appuyé à un acacia solitaire, en train de dévorer une énorme tartine de pain et de confiture.

Il devait avoir un ou deux ans de plus que moi, mais ne me parut pas bien vigoureux. Je tournai furtivement autour de lui, l'observant d'un œil scrutateur. Brusquement, je m'approchai par derrière, lui arrachai son pain en un éclair et m'élançai hors de la cour. Le garçon fut un instant sans comprendre

ce qui lui arrivait ; j'étais dans la rue quand il commença à hurler. Je disparus comme par enchantement.

Je courus jusqu'au pré, me jetai dans l'herbe, et engloutis la tartine. Jamais morceau de pain ne parut aussi savoureux. Et puis le côté aventureux de la chose me séduisait. C'est bien ça, me disais-je ; c'est tout à fait digne du grand Sandor Rozsa ! Je ris à gorge déployée dans la solitude de la prairie. J'étais content de moi.

Toutefois, je n'osai pas rentrer à la maison avant la tombée de la nuit. Je craignais que la vieille femme ne me jette dessus un autre plat, bien que mon postérieur fût encore tout endolori. Mais lorsque l'obscurité arriva, mon esprit s'assombrit lui aussi. En dépit de mes fanfaronnades à la Sandor Rozsa, j'avais peur. Et je pris le chemin du bercail.

Je fis prudemment le tour de l'habitation. Je ne risquais rien du chien de garde : sur un signe de moi, il baissait la queue et devenait aussi docile qu'un pauvre petit fonctionnaire de rien du tout. Le silence régnait partout, pas une lampe ne brûlait. J'escaladai la clôture sans bruit. Heureusement, la chambre où nous autres enfants dormions avait été ajoutée à la maison après coup, et, par mesure d'économie, on n'avait pas percé de porte entre elles. La seule entrée était celle de la cour. J'appuyai sur la poignée avec précaution, la porte s'ouvrit sans craquer et j'entrai.

Les autres dormaient déjà. Nous couchions à huit dans cette pièce qui mesurait environ trois mètres cinquante sur quatre. Quand j'arrivais de l'extérieur, j'étais assailli par un fumet si écœurant que, tout au long des quatorze années que je passai là, il me fallut toujours plusieurs minutes pour m'y accoutumer. Je sens encore cette effroyable puanteur, faite d'âcres effluves humains, de relents de

cuisine, des vapeurs moisies exhalées par les murs humides et de miasmes méphitiques venant des cabinets contigus.

Nous n'avions pas de lits. Nous dormions côte à côte, sur de la paille qui jonchait le sol. Il faisait noir comme dans un four ; pas un bruit, pas un mouvement. Mes souliers ne craquaient pas, car je n'en avais point. Je me glissai à pas de loup vers mon gîte et m'étendis sur la paille tout habillé, en tirant sur moi la couverture de cheval qui nous servait hiver comme été. Maintenant que j'étais en sécurité, je souffrais de nouveau de la faim, qui avait cédé le pas à la terreur quand j'errais dans l'obscurité. Je n'arrivais pas à m'endormir.

Soudain, la paille s'agita à côté de moi :

— Béla, murmura une voix d'enfant. Est-ce que tu dors ?

C'était Gergely, un élève de deuxième année.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Rien, répondit le jeune garçon. Tiens.

Et il me glissa quelque chose dans la main. Je palpai dans le noir, comme un aveugle : c'était une tranche de pain et un morceau de saucisse. La manne tombant du ciel n'aurait pas mieux fait mon affaire ; mais je fis comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde. Je ne le remerciai même pas. J'engloutis le tout sans un mot, puis m'étendis confortablement dans la paille et demandai d'un ton pratique :

— À qui veux-tu que je flanque une rossée ?

Car il ne me vint même pas à l'esprit que quelqu'un aurait pu me donner une tranche de pain et un morceau de saucisse par pure bonté d'âme.

Gergely avait presque deux ans de plus que moi, et pourtant c'est moi qui étrillais ses « ennemis ». Sa mère travaillait chez le notaire d'un village voisin et elle venait le voir tous les dimanches ; elle lui laissait

toujours quelques filler. Gergely était le capitaliste de la bande ; il pouvait s'offrir le luxe de se battre par personne interposée. C'était un garçonnet à chichis ; il avait l'air d'une fille et était un menteur consommé. Ses yeux étaient toujours largement cernés de noir, et je savais pourquoi.

Il ne me répondit pas tout de suite. Sans doute ma question lui semblait-elle trop brutale : il devait s'attendre à de longues et subtiles négociations. Il finit tout de même par en venir au fait.

— Ce sale rouquin d'Adam, dit-il, cet infect chameau m'a encore sauté dessus par-derrrière.

— Il n'avait fichtre pas besoin de te sauter dessus par-derrrière, remarquai-je, non point tant pour le vexer que pour des raisons d'affaires. Le rouquin est grand comme une armoire.

— Il est grand, mais il n'est pas costaud.

— Ah ! non ? Et alors, pourquoi as-tu peur de lui ?

— Ben... il est assez costaud, mais pas tant que ça.

— Costaud ou pas costaud, dis-je avec impatience, tu ne m'auras pas avec de belles paroles. Tu peux être sûr que je ne lui flanquerai pas une volée pour un bout de saucisse sèche.

— Je t'en donnerai d'autre demain. Et dimanche, j'aurai de l'argent.

Je ne répondis pas. Tandis que j'étais dans les champs, j'avais eu une idée qui me revint alors à l'esprit.

— Sais-tu écrire ? lui demandai-je brusquement.

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu veux que j'écrive ?

— Une lettre.

— À qui ?

— À ma mère.

— Au sujet de la vieille garce ?

— Bien sûr ; que le diable l'emporte !

— Entendu. J'écrirai ta lettre. Et tu attendras

Adam demain quand il rentrera de l'école. Il prend toujours le sentier à travers champs.

— Chaque chose à son tour. Je veux d'abord ma lettre, compris ? Bonne nuit.

Là-dessus, je lui tournai le dos ; et je m'endormis aussitôt du sommeil de celui qui a fait du bon travail.

La lettre fut écrite le lendemain. Gergely avait amené un gamin de troisième année, au visage couvert de taches de rousseur : à grand-peine, ils la composèrent à eux deux. Je crois que je suai moins le lendemain en donnant une raclée au rouquin que ces deux malheureux garçons en rédigeant ma lettre. Bien des années plus tard, je la trouvai dans les affaires de ma mère. Elle avait dû l'impressionner grandement, la pauvre âme, car elle l'avait soigneusement conservée. En voici le texte original :

Honorable tante Anna ! C'est Gergely, élève de deuxième année, vous savais de ché tante Rozika, qui vous écris, et j'ai l'honneur de vous informé, parce que Béla m'a demandé, que votre fils affectionné Béla a faim. Parce que la vieille garse lui donne rien à mangé. Parce que, elle dit, l'honorable tante anna anvoit pas l'argens. Don honorable tante Anna anvoié l'argens. S'ilvousplait, envoié le tou de suite, parce que la vieille garse ne donne rien à mangé à Béla, et quesque Béla il peux faire sil a rien à mangé, ditele moi silvousplait. Finisan ma lettre, et ossi votre fils affectionné, il anvoi ces meyeurs complimans.

Salutations patriotiques.

Gergely.

Élève de deuxième année.

J'avais bien ma lettre. Mais il fallait un timbre, et un timbre coûte vingt filler. Des filler d'inflation, bien sûr ; mais, à cette époque-là, je n'étais pas capable

d'aussi subtiles distinctions. Dans le monde où je vivais, vingt fillers, c'était vingt fillers ; je n'avais jamais possédé pareille fortune, malgré batailles et labeurs. Même en temps ordinaire, je n'aurais pu réunir une aussi grosse somme ; bien moins encore quand je devais pourvoir à ma subsistance. Je savais que la vieille femme ne plaisantait pas. Je m'épargnais donc le mal de me présenter aux repas, car j'étais sûr qu'elle me jetterait à la tête la première chose qui lui tomberait sous la main.

Le premier jour, je me débrouillai à peu près. Je menaçai les garçons l'un après l'autre, et chacun d'eux mit de côté une petite partie de son déjeuner et de son dîner et me le donna en cachette. Mais le lendemain, la vieille découvrit ma ruse, s'empara des aliments ainsi dissimulés et ne quitta plus la table tant que les enfants mangeaient. Je suis certain qu'ils en furent ravis. Leurs portions n'étaient pas si grosses qu'ils pussent trouver plaisir à les partager. Ma situation était sans espoir.

De ma vie tout entière, je n'oublierai les jours qui suivirent. Je volais quand je pouvais ; je me battais quand on me payait. Bien que mon prix « officiel » fût de dix fillers, on ne m'en donnait pas plus de quatre ou cinq, et il n'y avait que des fruits à voler. Et comme les paysans n'ont pas coutume de laisser sur l'arbre les fruits mûrs, je ne trouvais en général que des fruits verts, ou ceux qui pourrissaient dans la poussière du chemin. Je n'arrivais pas à garder mon argent. Dès que j'avais quelques fillers, je courais acheter du pain.

Éternellement, je me jurais d'économiser mes sous : éternellement, je les dépensais. Et ma pauvre lettre restait dans sa cachette, incapable de commencer son voyage.

Mon seul espoir était la journée du dimanche. J'avais fait un marché avec les garçons : ils me

donneraient (pour services à rendre) tout l'argent que leur apporteraient leurs mères. Mais un malheur ne vient jamais seul ; j'étais aussi malchanceux que si la vache noire m'avait marché sur le pied. Ce dimanche-là, il plut à seaux ; personne ne vint sauf la mère de Gergely, qui parut en fin d'après-midi, quand il y eut une éclaircie. Son fils lui conta mon histoire mais la pauvre petite paysanne n'avait que dix filler.

— Je t'aurais bien donné les vingt filler pour ce malheureux petit timbre, me dit-elle, mais je ne les ai pas. Qu'y faire ?

Elle dit cela si gentiment, avec tant de chaleur, qu'il me fallut bien la croire. Mais, par mesure de précaution, je fouillai son petit Gergely après son départ, au cas où elle lui aurait glissé quelque chose en douce. Hélas, elle n'en avait rien fait.

Afin d'éviter toute tentation au sujet des dix filler, je les mis dans une boîte d'allumettes vide que j'enterrai profondément dans un coin de la cour. Il s'agissait maintenant de me procurer les dix autres filler.

Le lendemain, la chance me sourit. Tante Rozika partit en camion pour le village voisin et Gergely m'en avisa aussitôt. Je rentrai furtivement. Je savais que l'oncle Rozika faisait toujours un petit somme après le déjeuner. Même au moment de la moisson – quand tous les paysans partent aux champs à cinq heures du matin et n'en reviennent que lorsqu'il fait trop sombre pour travailler – l'oncle Rozika, à petits pas, prenait nonchalamment le chemin de la maison quand sonnaient les douze coups de midi, avalait un repas substantiel et s'étendait pour dormir.

J'arrivais trop tôt : le vieillard s'affairait dans la maison. Je me cachai derrière un buisson près de l'étable, et j'attendis. Au bout d'une demi-heure, Gergely apparut.

— Le vieux est en train de ronfler, murmura-t-il.

L'oncle Rozika était célèbre pour la sonorité de ses ronflements ; à moins d'être sourd comme un pot, on pouvait l'entendre de l'autre côté de la rue.

Je me glissai prudemment jusqu'à la croisée ouverte et jetai un coup d'œil dans la pièce. C'était une chaude journée d'automne, le vieillard ne portait pas encore de manteau, mais sa veste, comme d'habitude, était pendue au dossier d'une chaise. Léger comme une plume, j'escaladai la fenêtre. Je fouillai la poche de sa veste, terrifié à l'idée de l'éveiller, et je trouvai six fillers. Empochant l'argent en un éclair, je sautai par la fenêtre et disparus.

Gergely faisait le guet devant la maison.

— Il ne me manque plus que quatre fillers, lui annonçai-je triomphalement. Et la lettre partira pour Budapest !

J'étais plein d'espoir : ces maudits fillers ne seraient pas difficiles à trouver. Pour éviter toute tentation, je décidai d'enterrer ces six fillers avec les autres. J'attendais seulement que Gergely s'en aille, car je voulais que personne, pas même lui, ne connaisse ma cachette. Mais Gergely était terriblement excité par l'aventure, et jacassa pendant plus d'une heure avant que je puisse m'en débarrasser.

Il était deux heures, et je n'avais encore rien mangé. Brusquement, je fus pris d'une fringale impitoyable, bestiale, et, en dépit de tous mes efforts, je courus au village et dépensai mes six fillers.

Voilà, il n'y avait plus qu'à tout recommencer. Que vais-je devenir ? me demandais-je avec désespoir. Si je mange chaque fois le prix du timbre, ma lettre ne partira jamais, ma mère n'enverra jamais d'argent et je n'aurai jamais rien à manger.

— Oh, le...

Je lâchai un horrible et interminable blasphème et me jetai dans l'herbe en pleurant.

Un jour, j'étais si désespéré que j'arrêtai un colporteur juif à la sortie du village.

— Mon oncle, s'il vous plaît-aî-aît, psalmodiai-je comme les mendiants professionnels que j'avais entendus. Donnez-moi quelques sous, j'ai tellement-ent-faim.

Je ne m'y serais pas risqué avec l'un des villageois, car je n'y aurais gagné qu'une bonne paire de claques. Mais cet homme n'était qu'un Juif dégue-nillé, et, à cette époque, même un enfant de six ans savait que c'était là une autre paire de manches. On était en pleine Terreur blanche, et un vagabond juif pouvait remercier le ciel si on ne le rouait pas de coups. Je vis qu'il était soulagé en constatant que je mendiais au lieu de l'accueillir en hurlant le traditionnel « sale Juif ». Il porta une main tremblante à ses yeux myopes et larmoyants, et me donna six fillers.

— Les temps sont durs ! marmotta-t-il en soupirant. Les temps sont durs !

Il me caressa les cheveux, puis s'en fut péniblement, image ambulante de la désolation.

J'enterrai ces six fillers, bien que je fusse alors tellement affaibli par la faim que mon corps, même par temps frais, était couvert d'une sueur répugnante. Mes paupières étaient alourdies, et je m'endormais dès que j'étais assis plus de quelques minutes.

Dans mon désespoir, il me vint une idée ignoble. Je savais que, vers une heure, la servante apportait au chien les restes du déjeuner. Je me cachai dans un buisson jusqu'à ce que cette fille soit retournée à la cuisine, puis je me glissai jusqu'à la niche et fis main basse sur l'écuelle. Le chien était un de mes fidèles amis ; il ne broncha pas, et se contenta de me regarder de ses yeux faibles et injectés de sang, comme s'il ne comprenait pas ce que je faisais. J'avais pitié de ce pauvre vieux chien, mais j'avais encore plus pitié

de moi-même. Je m'enfermai dans les cabinets et je dévorai tout ce qui était mangeable.

Cela devint mon repas quotidien. Mon estomac était solide, mais non à toute épreuve. Une nuit, je me réveillai avec la colique. La crise fut si violente que pendant trois longs jours, c'est à peine si j'osais quitter les cabinets : si je sortais dans la cour, j'avais peur que la vieille femme ne me voie ; si je m'aventurais dans la rue, je craignais de m'oublier dans ma culotte. Aussi demeurais-je dans la maisonnette aussi longtemps que possible ; là, personne ne pouvait me voir et je ne risquais rien. Des heures durant, immobile, je restais assis sur la planche. J'étais épuisé. À chaque instant, ma tête retombait sur ma poitrine et je somnolais. Mes coliques avaient pourtant un avantage, assez douteux, mais appréciable cependant : c'est que je n'avais plus faim.

À la fin du troisième jour, cette diarrhée diminua. Malgré mon affaiblissement, je résolus de tenter un ultime effort pour réunir les derniers fillers manquants. J'obtins mandat de corriger un garçon. La victime présomptive était un gringalet et n'appartenait à aucune des bandes. L'argent est à moi, pensai-je.

— Je vais enfin pouvoir envoyer la lettre à ma mère, dis-je fièrement à Gergely, en me mettant en route.

C'est alors qu'advint une chose épouvantable. Le petit gringalet me flanqua la pile, à moi. En temps ordinaire, j'aurais pu le jeter à terre d'un revers de main, mais, cette fois-là, c'est lui qui eut le dessus. Comme j'étais devenu faible ! J'avais perdu les quatre fillers, j'avais « perdu la face ».

Mes tranchées avaient été douloureuses ; ma faim, indescriptible ; mais tout cela n'était rien à côté de mon humiliation actuelle. Je ne possédais rien au

monde, sauf la petite gloriole d'être le garçon le plus fort du village. Et je venais d'être battu par une mauviette !

Je courus jusqu'à la prairie, je me jetai dans l'herbe et je me mis à sangloter comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? gémissais-je. Qu'est-ce que je vais devenir ?

CHAPITRE VI

Brusquement, j'eus une idée. Je rentrai furtivement, déterrai mes seize filler et courus avec ma lettre jusqu'à la poste.

Une femme blonde, souriante et dodue, se trouvait seule dans le bureau. J'étais si excité que je ne pouvais plus parler.

— Eh bien, que veux-tu, petit ? me demanda-t-elle avec impatience.

— Je vous prie respectueusement, bégayai-je, de... de faire partir cette petite lettre !

La grosse blonde regarda l'enveloppe et compta les piécettes. Mon cœur battait à se rompre.

— Il te manque quatre filler, dit-elle. Le timbre en coûte vingt.

— Je sais bien, illustre dame, répondis-je avec désespoir, mais que dois-je faire si je n'en ai que seize ?

— Tu as dépensé le reste en bonbons, n'est-ce pas ?

Elle parlait avec la sévérité d'une institutrice, fronçant le sourcil au mot « bonbons ». Doux Jésus, pensai-je, si j'avais quatre filler, j'achèterais du pain !

— Des bonbons ! dis-je avec un soupir. Je n'ai pas d'argent pour des bonbons, illustre dame.

Les larmes coulaient sur mes joues.

— Là, là, ne pleure pas ! dit l'illustre dame ; et une ombre de sourire reparut sur son visage. As-tu perdu ces quatre fillers ?

Si cette illustre dame aime assez cette idée pour en sourire, pensai-je, autant s'y tenir. Et je fis un signe d'assentiment.

— Est-ce qu'on va te fouetter quand tu rentreras à la maison ?

Elle souriait toujours ; aussi me hâtai-je d'acquiescer. Pourquoi diable ces belles dames sourient-elles tant que ça, me demandais-je. Je ne voyais rien de drôle dans cette histoire.

— S'il vous plaît, prenez-la, illustre dame, suppliai-je d'une voix tremblante. Je ne sais pas ce que je vais devenir si cette lettre ne part pas.

L'illustre dame me dévisagea en souriant et branla la tête. Je ne savais comment interpréter ce mouvement, ni son perpétuel sourire adipeux. Se moque-t-elle de moi ? Je la surveillais de près. De nouveau, mon cœur battait la chamade.

— Entendu, dit-elle enfin. Mais ne manque pas de rapporter l'argent !

Je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Vous allez la faire partir ?

— Oui.

Je crus que mon cœur allait éclater de bonheur. Je saisis sa main et la couvris de baisers.

— Puisse le Seigneur vous récompenser de votre grande bonté, illustre dame, murmurai-je avec gratitude, le souffle coupé. Je vous apporterai l'argent dès que j'irai un peu mieux.

Cette fois, le sourire immuable, incurable, disparut de sa face.

— Tu es malade, qu'est-ce que tu as ?

— Oh ! l'lustre dame ! commençai-je en gémissant.

Mais je ne pus aller plus loin. Ma voix se brisa, des larmes amères ruisselèrent de mes yeux comme d'une source intarissable. Je ne pouvais que répéter : « oh, oh, oh ! » ; je pensais que cette belle dame, à ce coup, allait se moquer de moi et j'avais terriblement honte. Soudain, je tournai les talons et, sans un autre mot, je m'enfuis dans la rue en sanglotant.

C'était la première fois que pareille chose m'arrivait. Je n'étais pas du genre larmoyant et je n'avais jamais pleuré devant personne. Je tenais bien trop à « sauver la face ». Mais à cette époque-là je me défendais en vain, mes nerfs étaient à bout et cédaient à chaque occasion. À la moindre provocation, les larmes jaillissaient de mes yeux comme le sang d'une blessure.

Afin d'éviter les regards curieux, je rentrai à travers champs, bien que la route fût ainsi beaucoup plus longue et que je fusse très faible. Une sueur froide ruisselait le long de mon visage, j'avais les jambes molles, il me semblait que chaque pas serait le dernier. Je crus que je ne réussirais jamais à regagner la maison.

Un vacarme assourdissant montait de la cour. Les enfants jouaient aux gendarmes et aux voleurs. Je compris aussitôt que la vieille femme devait être absente, car de pareils jeux étaient interdits chez nous. Je rassemblai le peu de forces qui me restaient, me redressai de toute ma taille, enfouis mes mains dans mes poches, appuyai mon menton contre mon cou et traversai la cour d'un pas lent et majestueux. J'évitai les yeux des autres enfants, persuadé qu'ils devaient connaître ma « honte », bien qu'ils l'ignorassent comme je le sus après coup. J'allai jusqu'au dortoir et m'effondrai dans la paille. Je claquais des dents, j'étais glacé et secoué de frissons.

Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, car jamais

encore je ne m'étais senti malade. J'étais terrifié par le son mat de mes dents qui s'entrechoquaient. Je vais mourir, pensai-je ; et je pleurai, pleurai, pleurai. Puis je ne sentis plus rien ; je m'étais endormi.

Je fus réveillé par quelqu'un qui me secouait par l'épaule. C'était Peter, l'un des garçons. Il était dans la paille et m'examinait avec de grands yeux stupéfaits.

— Qu'est-ce que tu as ? me demanda-t-il d'un air ahuri.

— Heu... rien, balbutiai-je, hébété. Je... je dormais.

— Tu criais en dormant.

— Je criais ?

— Et comment ! Tu aurais dû t'entendre.

Soudain, je me trouvai bien éveillé. J'étais terriblement honteux d'avoir crié. Qu'avais-je bien pu dire ? J'aurais aimé à le lui demander, mais je n'en avais pas le courage.

— Ça ne te regarde pas ! grommelai-je.

Je lui en voulais férocement, parce qu'il m'avait entendu crier.

Je lui tournai le dos, mais il se rapprocha et se pencha vers moi :

— Écoute, Béla...

Sa voix et ses façons fleuraient le mystère ; je devina aussitôt qu'une importante communication allait suivre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Peter cligna de l'œil :

— La vieille est en pleine crise de prières !

Je me levai d'un bond, mes souffrances envolées. C'est ainsi que commençaient ses « attaques de mansuétude ». S'il l'on voulait en tirer quelque chose, c'était le moment. Ces jours-là, n'importe qui la menait par le bout du nez. Un seul mot, et elle acquiesçait.

Les enfants le savaient et en profitaient de leur mieux, mais je n'avais jamais exploité ces crises. J'étais un voleur, une brute, un mauvais garçon, capable de tout ; mais je n'étais pas un cafard. J'aimais mieux rester en lutte ouverte avec elle. Je ne m'en rendais pas compte alors, mais c'est sans doute pourquoi je l'évitais dans ces cas-là. J'avais toujours détesté et méprisé pareilles méthodes ; et voilà que je me détestais et me méprisais pour ce que j'allais faire. Mais je n'avais pas le choix. Je suis si malade, pensai-je, que si je n'ai pas bientôt quelque chose à manger je suis fichu.

— Vas-y, m'encouragea Peter. Elle est agenouillée devant la Sainte Vierge.

— Ou-oui ? hésitai-je, bien que ma décision fût déjà prise.

— Bien sûr. Vas-y.

— Et puis, qu'est-ce qu'il faudra faire ?

— Tu ne l'as jamais fait ?

— Ah non !

— Oh ! tu es cinglé ! Tu aimes mieux mourir de faim ? Écoute. Tu rentres bien tranquillement dans la maison, tu t'agenouilles à côté de la vieille garce, et tu dis tout haut le « Notre Père ».

— C'est tout ?

— C'est tout. Et alors, elle te pardonnera gracieusement.

— Elle peut crever, éclatai-je rageusement. Je déteste cette vieille bique !

— Moi aussi, dit Peter. N'empêche, vas-y quand même. Tu sais ce qu'il y a pour dîner ?

— Quoi ?

— Du fromage de tête aux oignons. Alors, vas-y.

J'avais beau être malade, j'en avais l'eau à la bouche. Doux Jésus, du fromage de tête aux oignons ! J'y aurais été en marchant sur la tête. Mais une chose m'arrêtait.

— Faut-il absolument que je dise mes prières ? demandai-je.

— Non ; mais ça vaudrait mieux.

— Je préfère pas.

— As-tu peur de Dieu ?

Il me posa la question d'un ton tellement insolent et supérieur que je me trouvai tout honteux. Peter était déjà en troisième année ; il était moins fort physiquement que moi ; aussi aimait-il à m'éblouir de ses prouesses intellectuelles. Je ne savais que répondre. Je dois avouer qu'à l'âge de six ans, je n'avais guère prêté attention aux subtilités de la théologie. Ils en sont peut-être déjà là en troisième année, pensai-je ; comme j'étais un garçon prudent, je préférais ne pas me compromettre.

Peter perçait à jour mes pensées et jouissait évidemment de sa supériorité. Il se rapprocha et m'examina, les sourcils froncés. Il prit un air profond et entendu, aussi fier que s'il avait rossé un de nos camarades.

— Je n'ai pas peur de Lui, tu comprends ?

— Tu n'as pas peur de Dieu ?

— Sûrement pas. Il se fiche pas mal de nous autres, pauvres gosses. Mon vieux, tout ça, c'est de la blague. Est-ce que Jésus t'a jamais donné quelque chose à manger ? Fichtre non. Tu peux toujours crever de faim. Il s'en moque. Je n'ai pas raison ?

Là non plus, je ne savais que répondre. Il était bien vrai que Jésus ne m'avait jamais rien donné à manger ; pourtant, je me souviens très bien que cette remarque m'irrita, sans que je sache pourquoi. Peut-être mon inconscient cachait-il quelque instinct religieux ; peut-être étais-je agacé, tout bonnement, des fanfaronnades du garçonnet.

— N'empêche, c'est un péché de prier en se moquant, dis-je.

Peter ricana avec mépris.

— Oh ! n'aie pas la frousse. Tout ça, c'est de la blague. Fais seulement comme moi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Eh bien, j'entre dans la maison, je m'agenouille près de la vieille garce, je roule des yeux bien saintement ; puis je marmotte la prière avec beaucoup de sentiment, comme si je regrettais terriblement tous mes péchés. Mais en même temps, je me répète tout bas :

*Pater Noster,
Un dindon est ton père ;
Ta mère est une oie,
Et l'idiot, c'est bien toi.*

À ma grande surprise, j'éclatai d'un rire violent et inexplicable. Je ne pouvais m'arrêter ; j'en pleurais, tout mon être affaibli était douloureusement ébranlé.

— Répète ! lui dis-je, hors d'haleine. Comment dis-tu ?

Nous nous pâmions de rire. Piaillant, gambadant, nous tapant dans le dos, nous hurlions le stupide petit couplet :

*Pater Noster,
Un dindon est ton père ;
Ta mère est une oie,
Et l'idiot, c'est bien toi.*

Nous étions comme saouls. Une fois calmés, Peter posa sa main sur mon épaule, tel un maître d'école et me demanda :

— As-tu encore peur, mon garçon ?

— Diable non, répondis-je avec défi. Et ne m'appelle plus « mon garçon », ou je te botte les fesses.

Une fureur sauvage, terrifiante, m'enflammait.

Pas besoin de craindre Dieu ; ce qui compte, c'est de ne pas mourir de faim ! Je me redressai, fourrai mes mains dans mes poches, appuyai mon menton contre mon cou ; et, intrépidement, je quittai le dortoir puant. Peter me cria quelque chose, mais je n'écoutai même pas. D'un pas lourd, majestueux, je traversai la cour jusqu'à la cuisine.

La nuit tombait à peine. Un silence mystérieux planait sur la cour. Les enfants avaient dû sortir ; pas un son, sauf la voix fausse de la servante qui chantonnait ; le silence n'en paraissait que plus profond. Il soufflait un vent froid ; l'automne était déjà dans l'air. J'étais gelé, et pourtant la sueur coulait sur mes flancs. Je devais avoir une grosse fièvre.

La servante cessa de chanter quand je traversai la cuisine et me fixa de ses yeux vides.

J'avais l'impression d'être conduit par une volonté extérieure.

Résolument, j'ouvris la porte de la « belle » chambre. La vieille femme était bien agenouillée devant la Sainte Vierge. Elle tourna la tête quand j'entrai, mais n'eut pas l'air de me voir. Elle avait le regard d'une aveugle. La chambre était obscure ; seule la lueur rouge de la veilleuse vacillait à côté de la Vierge. Le vent soufflait par les fenêtres ouvertes, la mèche de la veilleuse crachait et se tordait en brûlant ; des ombres mouvantes, longues et déformées, s'étaient étalées sur les murs. Le calme était intolérable. À genoux, mains jointes, la vieille pria en remuant silencieusement sa bouche édentée. Je m'agenouillai aussi, comme Peter me l'avait conseillé, et je me répétais machinalement en moi-même :

*Pater Noster,
Un dindon est ton père ;*

*Ta mère est une oie,
Et l'idiot, c'est bien toi.*

— « Notre Père qui êtes aux cieux. – J'entendis soudain ma propre voix, qui m'effraya. – Que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Jamais ma voix ne m'avait paru aussi étrangère. Brusquement, mes dents s'entrechoquèrent, mon corps frissonna, je pouvais à peine poursuivre.

— « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », implora plaintivement la voix inconnue ; elle hésita, suffoqua.

Un horrible gémissement, irréprensible, m'échappa ; et je m'effondrai comme un sac vide.

— « Et pardonnez-nous nos offenses, continua la vieille femme à pleins poumons, comme si elle me donnait la réplique. Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Sa voix était si onctueusement dévote qu'elle me fit mal. En dépit de mes pleurs, j'aperçus soudain le ridicule de cette situation. Comme si j'étais un spectateur impartial, je me vis vautré dans mes larmes, sur le plancher, à côté de cette vieille femme à demi folle ; et l'impudent petit écureuil se mit à rire sous cape et à tirer la langue. Je n'ai jamais beaucoup aimé les scènes « touchantes ». Je ressentais maintenant ce sentiment écœurant, de honte et de dégoût mêlés, que j'éprouvais toujours à de pareilles occasions. Le petit écureuil ricana et murmura :

*Pater Noster,
Un dindon est ton père ;
Ta mère est une oie,
Et l'idiot, c'est bien toi.*

— *Amen*, souffla la vieille femme, d'une voix d'outre-tombe.

Elle se signa, se releva et s'approcha solennellement :

— À partir d'aujourd'hui, tu manges de nouveau, dit-elle brièvement. Va-t'en.

J'avais réussi, mais j'étais plus malheureux qu'avant. J'étais abominablement honteux. Jusque-là, du moins, j'avais été son ennemi ; je n'étais plus qu'un mendiant. Elle m'avait tourmenté de bien des façons, mais rien ne m'avait fait souffrir autant que son pardon. J'étais incapable de supporter l'idée que je ne pourrais plus la haïr.

— Donnez-moi du travail, s'il vous plaît, implorai-je, sentant bien que c'était le seul moyen d'en sortir. Je travaillerai pour le peu de nourriture dont j'ai besoin.

La vieille fit comme si elle ne m'avait pas entendu.

— Debout ! ordonna-t-elle avec impatience. Je t'ai dit t'en aller.

Là-dessus, elle me tourna le dos, s'agenouilla derechef aux pieds de la Vierge et se remit à prier, les yeux clos.

Ce soir-là, je mangeai de nouveau avec les autres. J'avais trop de fièvre pour avoir bien faim ; mais on ne mange pas uniquement avec son estomac. Qu'après tant de jours de famine, je puisse enfin manger – et du fromage de tête aux oignons, par-dessus le marché –, cette seule pensée était enivrante.

Nous étions dans la cour, autour de la longue table. J'étais assis, raide et grognon, à côté des garçons turbulents. Je ne parlais à personne, je ne répondais même pas aux questions de Peter. J'étais si maladivement irrité que je pressentais un ennemi en chacun d'eux. Dieu merci, la vieille femme n'assistait pas au repas. Ilona, la servante au regard vide, était si stupide qu'en dépit de mes six ans j'avais remarqué sa

bêtise ; mais elle avait très bon cœur. Elle me donna des portions doubles de celles des autres. J'engouffrai le tout avec voracité, mais je me mis aussitôt à éructer. En soi, cela n'avait rien d'inaccoutumé. Dans nos parages, roter est considéré comme un signe d'honnête satiété, et personne ne s'aviserait d'y voir une manifestation de mauvaise éducation. Le paysan est convaincu que si l'on ne rote pas après dîner, c'est qu'on n'a pas eu assez à manger ; il est donc très grossier de ne pas roter quand on vous a invité. Je suis bourré, pensai-je avec satisfaction ; et je feignis d'ignorer que mes genoux tremblaient sous la table.

Mais soudain, je me sentis pris de vertige. Tout se mit à tourner autour de moi, et je faillis tomber de ma chaise. Héroïquement, j'essayai bien de tenir le coup, mais en vain. Mon estomac se révolta, je sautai sur mes pieds, et si je n'avais couvert ma bouche à temps, il me serait arrivé malheur à table.

Je n'atteignis pas les cabinets ; à l'angle de la maison, je vomis l'excellent dîner que j'avais convoité si longtemps. Le vieux chien de garde m'avait suivi instinctivement ; il accepta ma mésaventure comme un cadeau de prix. Remuant joyeusement la queue, il fit place nette en un instant. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris que les chiens considèrent le vomissement humain comme une friandise de choix, et qu'en règle générale le malheur des uns fait le bonheur des autres. Cela ne me paraissait pas très clair quand j'avais six ans ; aussi, obéissant à l'habituel parti pris des affligés, j'étais d'accord avec Peter quand il affirmait brutalement que Dieu « se fiche pas mal des pauvres gosses ».

Je fus malade toute une semaine. Je dus avoir, par moments, une très forte fièvre ; mais pour rien au monde je n'aurais manqué un repas. Je ne concevais pas qu'on puisse s'abstenir de manger quand il y a quelque chose à se mettre sous la dent ; aussi mon

vieil ami le chien de garde était-il souvent gratifié de cadeaux de prix.

Malgré ma lettre, ma mère n'envoyait pas d'argent. Un matin, la vieille femme me convoqua dans la « belle » chambre.

— Si tu voudrais travailler, travaille, me dit-elle. Mais pas seulement avec ton sale bouche. Comprends ?

Oui, je comprenais très bien. Cela, c'était clair et rassurant. De ce jour, la vieille redevint si vicieusement méchante à mon égard que je pus continuer à la haïr. Ma conscience était à l'aise.

Je travaillais si dur que, parfois, j'étais près de m'évanouir.

Le soir, je tombais dans la paille comme une masse, je ne sentais plus l'affreuse puanteur, je m'endormais à l'instant où je m'allongeais. Ce n'était pas la vieille qui me forçait à peiner ainsi ; elle pouvait toujours essayer, je m'en moquais bien ! Non, je travaillais parce que je la méprisais. Je voulais prouver à la vieille « garse » que je n'acceptais pas ses cadeaux et que j'étais capable de gagner « le peu de nourriture dont j'avais besoin ».

Je travaillais sept à huit heures par jour, avec de courtes pauses. Lorsque, bien des semaines plus tard, quelque argent arriva de ma mère, je continuai cependant à fournir un labeur régulier. J'avais perdu confiance en cette source de revenus, je ne pouvais plus compter dessus. C'est étrange, mais je n'eus jamais le sentiment qu'il était du devoir de ma mère de pourvoir à mes besoins. L'« amour maternel » était un de ces grands mots pompeux inventés par les adultes pour duper les petits enfants. Je ne lui accordais pas le moindre crédit. Tu ne peux pas remplir ton ventre avec ce genre de fadaïses, me disais-je en pensant aux jours redoutables de la famine. Je voulais me suffire à moi-même.

J'étais si fort et si adroit de mes mains qu'il arrivait parfois que des paysans inconnus admirent mon ouvrage.

— On en fera quelque chose ! disaient-ils en palpant mes muscles. Je n'aimerais pas le trouver au coin d'un bois, dans vingt ans d'ici !

Pour moi, je ne m'arrêtais pas à badiner avec eux. J'étais toujours le même petit gars renfrogné. Jalousement, je m'appliquais à « sauver la face ». Les compliments eux-mêmes éveillaient mes soupçons. Est-ce que cet homme se moque de moi ?... C'était là ma première pensée ; le menton appuyé contre mon cou, je fixais maussadement ceux qui plaisantaient. Non, je n'étais pas « un si tellement gentil trésor ». J'étais un bâtard dans un monde de bâtards.

CHAPITRE VII

Si la rêverie est la plaie de l'existence, la mienne ne courait pas le moindre danger. J'étais aussi terre à terre qu'un vieux paysan.

Une seule fois au cours de mon enfance, je marchai sur les nuages. Ce ne fut qu'un petit caprice fugace, pathétique, mais je tombai des nues si brutalement que, pendant les huit années suivantes, je préfèrai rester prudemment les deux pieds fermement plantés sur le sol.

Elle s'appelait Sarika. Je ne revois pas du tout sa figure, mais je me souviens qu'elle avait des cheveux d'or roux, une peau incroyablement blanche et que, dans l'ensemble, c'était une de ces enfants délicates que je n'aurais pu supporter si elle avait été un garçon.

Sarika avait une grande poupée qui fermait les

yeux. Tout le jour, elle jouait seule avec elle ; ce n'était pas sa faute si elle n'avait pas de petite amie. Ceci se passait en 1919, au début de la Terreur blanche, et Sarika était juive. Il n'y avait qu'une seule famille juive dans le village. Le père de Sarika possédait la grande épicerie-bazar, et son grand-père la taverne. Du matin au soir, les enfants du hameau entendaient insulter les Juifs ; on ne peut guère les blâmer d'avoir simplifié toutes ces histoires. Chacun d'eux était intimement persuadé que les Juifs étaient responsables de toutes les infortunes affligeant les chrétiens, et ils haïssaient Sarika autant que le Malin. L'ostracisme était si rigoureux que même un petit bohémien aurait eu honte de jouer avec elle.

Je ne me rappelle pas mon opinion sur ce sujet, ni même si j'en avais une. En tout cas, il fallait un fameux courage à un enfant pour choisir, comme objet de ses amours, une petite Juive honnie.

Avant tout, je tenais à « sauver la face » ; pourtant, j'aurais volontiers affronté le mépris général si cette fillette de six ans, cette représentante de la race abhorrée, avait daigné m'honorer de son amitié. Car nous ne nous parlions même pas.

Chaque fois que j'allais à l'épicerie, je décidais de lui adresser la parole ; mais il y avait toujours quelque chose pour m'en empêcher. Ses parents étaient dans la boutique et la petite n'était pas autorisée à sortir seule dans la rue. Une nuit, son vieux grand-père de soixante-dix ans avait été roué de coups et, depuis lors, aucun d'eux ne mettait le pied dehors après le crépuscule. Le magasin fermait au coucher du soleil ; la taverne était gérée par un chrétien et la famille se barricadait dans la maison. Les villageois assuraient que derrière les portes verrouillées les Juifs allumaient des chandelles et faisaient des sacrifices diaboliques à un Jéhovah vengeur.

Sarika était une petite fille douce et sérieuse. Elle

marchait sans bruit et, quand j'étais dans la boutique, elle s'adressait en allemand à ses parents. Sans doute ne voulait-elle pas que je la comprenne, car en général elle parlait hongrois.

D'habitude, elle se tenait dans une petite chambre derrière le magasin. Je ne puis décrire que la partie de cette pièce que l'on apercevait par l'ouverture de la porte. Elle était exigüe et sombre, ornée d'un divan bizarre disposé contre le mur du fond. Sarika s'y asseyait ; elle caressait, berçait ou habillait sa poupée. En face d'elle se trouvait une table, énorme par rapport à la taille de la pièce ; au-dessus de cette table pendait du plafond une lampe à huile, gigantesque, ouvragée et qui me paraissait magnifique. C'est étrange, mais je me souviens mieux de ces objets que du visage de Sarika.

Je me mis à dépenser à l'épicerie de Sarika le peu d'argent que j'avais. Le choix de mes emplettes était toujours long et minutieux. Chaque fois que j'en avais l'occasion, je récriminai contre le prix ou la qualité des marchandises : je voulais ainsi prouver que j'étais un client sérieux et assidu ; en outre, ces négociations me permettaient de rester plus longtemps dans la boutique. Mes yeux ne quittaient pas Sarika, mais Sarika ne me prêtait aucune attention.

Des mois durant, je soupirai pour elle et elle ne me gratifia jamais que d'un seul sourire. Encore fut-ce par hasard. Un beau jour, devant l'épicerie, je fis un croc-en-jambe à un petit garçon. Il se rendait sans doute à une réunion d'anniversaire ou à une fête quelconque, car il portait ses habits du dimanche un jour de semaine. Il était absurdement bichonné et se pavanait insolemment, comme si le village tout entier était à l'admirer. Je ne me souviens pas si j'étais jaloux de ses beaux atours ou simplement agacé par ses airs prétentieux, mais je le fis

trébucher. Le chemin était fangeux et le petit fat tomba la tête la première dans une flaque de boue. J'entendis un léger éclat de rire derrière moi. Je me retournai, et mon cœur bondit. Sarika était devant le magasin, à sourire. À *me* sourire.

C'était le moment de lui adresser la parole ; je m'en rendais bien compte, mais je ne pus m'y résoudre. Des jours durant, j'enrageai de ma lâcheté ; pendant des semaines, des mois peut-être, je remuai ciel et terre pour amener la petite fille à sourire de nouveau. Il m'arrivait de faire le guet plusieurs heures devant la boutique, faisant tomber tous les enfants qui passaient, sans égard à leur âge ou leur sexe. Bien en vain. Sarika ne me sourit plus jamais.

Tout espoir semblait perdu, lorsque, bien des mois plus tard, advint un événement imprévu.

CHAPITRE VIII

Et maintenant, je dois vous faire un aveu qui semblera quelque peu surprenant après tout ceci : du point de vue d'un adulte, je n'étais pas fidèle à Sarika.

Je spécifie bien qu'il s'agit du point de vue d'un adulte ; car je ne considérais nullement comme une infidélité mes rapports avec une jeune servante nommée Borcsa. Tout au long de cette aventure, j'étais éperdument amoureux de Sarika et je n'aimais qu'elle au monde, comme disent les grandes personnes. Ainsi que la plupart des enfants, je considérais l'amour et la sexualité comme deux choses différentes. Sarika n'éveillait en moi aucun désir charnel, pas même de la curiosité, et pourtant, à ce

moment-là, ces sentiments commençaient à altérer régulièrement ma tranquillité d'esprit.

Cette inquiétude précoce ne venait pas uniquement de la turbulence naturelle de mes instincts. J'étais entouré de femmes, je vivais avec elles, je travaillais avec elles. La plupart étaient des petites paysannes au sang chaud, jeunes et passionnées ; comme elles ignoraient les chefs-d'œuvre de l'industrie cinématographique hongroise, elles n'avaient aucune idée de la façon dont devait se comporter une jeune paysanne bien convenable. Elles étaient telles que la nature les avait faites, elles disaient crûment ce qui leur tenait à cœur ; pareilles choses se rencontrent rarement dans les chefs-d'œuvre en question.

Jamais elles ne faisaient le moindre effort pour me cacher quoi que ce soit. Elles me considéraient comme un chaton nouveau-né dont les yeux ne sont pas encore ouverts. Elles parlaient librement devant moi et, le plus souvent, de sujets bien propres à enflammer l'imagination d'un garçon en pleine croissance.

Par les chaudes journées d'été, quand la vieille femme avait le dos tourné, nous allions nous baigner à la rivière. Les filles se déshabillaient devant moi, et mes yeux d'enfant pouvaient errer à loisir sur les collines et les vallons de corps épanouis ; avec un mélange d'hésitation et d'avidité, je recherchais les « différences » dans la région des seins, et ailleurs encore, là où foisonnent des herbes folles, sombres et mouvantes, et où tout est mystère pour un enfant.

Je les épiais quand elles allaient avec leurs parents. J'écoutais leurs rires bas et étouffés, comme chatouillées ; leurs soupirs passionnés ; je voyais se gonfler les tempes des jeunes gens. Je souffrais par contagion des premières atteintes de cette fièvre universelle, de cette incompréhensible folie.

En dépit de ces expériences, je montrais aux adultes le visage le plus innocent. Quand on me posait « certaines questions », je donnais des réponses absurdes, et je faisais semblant de ne pas comprendre les rires qui accueillaient mes pieuses répliques. Les gens s'imaginaient que je ne savais même pas si j'étais fille ou garçon, alors que mon jeune corps était tout enflammé d'un désir dont j'attendais avec anxiété la consommation.

J'obtins bientôt satisfaction, dans une certaine mesure du moins, grâce aux complaisances de Borcsa.

Par un étouffant après-midi, au temps de la moisson, quand les autres travaillaient aux champs, la vieille femme nous ordonna à tous deux de nettoyer le grenier. Nous restâmes seuls à la maison. Après avoir fermé à clef la porte du jardin, nous montâmes sous les combles pour commencer notre besogne.

Là-haut, la chaleur était intolérable. Il ne restait plus une gorgée d'air respirable dans le monde. De mauvaise grâce, nous nous mîmes paresseusement à l'ouvrage, sans faire grand-chose d'utile. Au bout d'un instant, Borcsa jeta son balai dans un coin et s'effondra dans le foin en jurant doucement. Je l'imitai sans me faire prier.

Immobiles, nous restions allongés côte à côte. Nous étions en nage, notre souffle était brûlant. Au-dehors, le village tout entier paraissait frappé de stupeur. On n'entendait d'autre son que le bourdonnement des grosses mouches insolentes qui exploiraient le grenier et se posaient de temps à autre sur nos visages ruisselants de sueur.

Étendue sur le dos, Borcsa redressa ses genoux et sa courte jupe paysanne glissa très haut en arrière. Ses yeux étaient clos et elle n'avait peut-être rien remarqué ; mais, moi, je m'en aperçus aussitôt. Mon cœur se mit à battre à grands coups. La figure de

Borcsa a disparu de ma mémoire, mais aujourd'hui encore je puis voir, émergeant de sa jupe, ses cuisses blanches d'une merveilleuse beauté.

C'était une jeune paysanne bien bâtie, aux yeux de jais, remuante comme un boisseau de puces. Tout au long du jour, sa langue n'arrêtait pas. Elle jacassait, contait des histoires, riait à pleine gorge ; et si elle était seule, elle chantait sans trêve. Mais là où elle devenait véritablement enragée, c'est quand elle flairait un homme dans les parages. Alors, elle s'affairait en un remue-ménage insensé, entraît et sortait en coup de vent, comme si elle avait une gousse de paprika dans le derrière.

— Je ne suis pas une oie blanche dans mon jeune temps d'autrefois, mais tu es le vrai diable, Borcsa, lui dit un jour la vieille femme.

Borcsa gisait toujours là, les yeux clos.

— Ferme la porte, murmura-t-elle d'un ton assoupi. Dormons un peu.

Je fermai la porte. Nous étions maintenant dans l'obscurité, car le grenier n'avait pas de fenêtres ; seuls quelques rais de soleil qu'on eût dit dessinés sur le plancher passaient par les fentes de la vieille porte vermoulue.

— Oh ! le diable emporte cette chaleur, gémit Borcsa ; et elle retira sa blouse.

Là-dessous, elle ne portait qu'une chemise, qui moulait ses seins fermes et pointus et découvrait les touffes noires de ses aisselles. C'était déjà bien assez pour me faire tourner la tête ; mais elle ne s'en tint pas là et retira également sa jupe. Son jupon était d'une étoffe légère qui adhérait mollement à son corps dont elle révélait les courbes bouleversantes.

— Vas-y, déshabille-toi aussi ! suggéra-t-elle ; et je m'empressai de retirer ma chemise trempée de sueur.

Cela n'avait aucune importance, car j'allais et venais souvent le torse nu. Mais elle ajouta :

— Pourquoi n'enlèves-tu pas ta culotte ?

— Je n'ai pas de caleçon.

— Moi non plus, pouffa-t-elle.

— Mais tu portes un de ces trucs, comment ça s'appelle ?

— Non.

— Tu as bien quelque chose ?

— Rien.

— *Rien ?*

— Rien !

Elle continuait à pouffer comme si je la chatouillais.

— Ça ne prend pas avec grand-père ! répondis-je en riant aussi ; mais mon cœur battait la chamade.

— Tu penses que je mentirais en ton honneur ? demanda-t-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Si tu ne me mens pas, laisse-moi voir.

Et j'étendis la main vers son jupon. Borcsa me tapa sur les doigts.

— Allons... juste un peu... implorai-je.

— Ne me touche pas, vilain moineau.

— Tu vois, criai-je avec une feinte innocence. C'était de la blague. Tu portes un pantalon.

— Fichtre non !

— Alors, laisse-moi voir...

— Au diable !

— Voyons... juste un peu...

En un éclair, ma main se glissa sous sa jupe. Mais elle me repoussa rudement.

— En voilà assez, sale gosse ! cria-t-elle, comme scandalisée. Tu n'as pas honte ? Je le dirai à la vieille !

La situation devenait réellement dangereuse. Mais brusquement, Dieu sait comment, elle changea du tout au tout.

Je ne puis donner des événements qu'un récit décousu, car mes souvenirs sont des plus vagues. Je me retrouvai tout soudain gisant dans la chaude nudité de son giron ; jamais la vie ne m'avait paru aussi merveilleuse. Ce n'étaient point là des rapports normaux, ni même des rapports anormaux ; après tout, je n'étais qu'un petit garçon trop curieux. Borcsa se comporta simplement comme le font les filles de son espèce avec les petits garçons curieux et cela bien plus souvent qu'on ne l'imagine en général.

On eût dit un de ces songes où l'on tombe doucement, très doucement du haut de cimes élevées, sans jamais toucher le sol. Je demeurais les yeux clos, mes mains farouchement agrippées à la chair de Borcsa. Mes ongles brûlaient comme s'ils étaient de feu. Je défaillais d'un plaisir bouleversant, inconnu, intolérable. Une étrange somnolence m'envahit, je ne pouvais ouvrir les yeux. J'étais assoupi à demi et pourtant merveilleusement conscient de ce qui m'arrivait. Nos deux corps, et le monde entier avec eux, paraissaient se fondre dans une ardeur sombre et suffocante ; il semblait que l'univers se fût désagrégé, évanoui, dissous en une sorte de rêve où plus rien n'existait.

Soudain, je sursautai. Borcsa gémissait comme si elle agonisait. Des sons inarticulés gargouillaient dans sa gorge, son cœur battait si fort que chaque pulsation résonnait contre ma poitrine. Dans la lumière diffuse, je fixais avec terreur sa face contractée. Sa bouche était béante, ses paupières toutes noires, son souffle inégal et haletant ; elle râlait comme si elle étouffait. J'étais épouvanté. Je pensais qu'elle allait mourir dans mes bras. J'aurais voulu la secouer pour savoir ce qu'elle avait ; mais, d'instinct, je réprimai cette impulsion.

Et en effet, au bout de quelques minutes, elle s'apaisa comme par miracle. Les bras en croix dans

le foin, elle gisait éblouie, immobile. Je l'observais en silence. J'étais encore un peu inquiet. Mais, soudain, elle ouvrit les yeux et me sourit.

— Vilain moineau ! murmura-t-elle avec un étrange petit rire de gorge, et elle me donna une taloche du bout des doigts, le genre de soufflet qui ne peut éveiller la colère d'un homme, pas même du petit bout d'homme que j'étais alors.

« Eh bien, allons-y, un-deux-trois ! dit-elle brusquement d'une voix changée. Au travail !

Là-dessus, elle sauta sur ses pieds et, chantant à pleins poumons, se mit à l'ouvrage comme s'il ne s'était rien passé.

Par la suite, ces excitantes entrevues se répétèrent très souvent, jusqu'au jour où la vieille femme la surprit avec l'oncle Rozika et la jeta à la porte.

Ces intermèdes se plaçaient à l'époque où j'étais « éperdument amoureux » de Sarika. Je n'étais pas amoureux de Borcsa, je ne l'aimais même pas. Je la désirais comme on désire manger quand on a faim ; son âme m'intéressait aussi peu que celle d'un petit cochon de lait dont on vient tout juste de se régaler. Tout le jour, je pensais à Sarika. Je l'appelais en secret « amour de mon cœur » et j'avais avec elle mille conversations imaginaires. Elle fut le premier être humain à éveiller en moi l'idée qu'il existait peut-être d'autres sentiments que la cupidité, la bassesse ou la cruauté, et qu'après tout, les adultes pouvaient ne pas mentir en parlant d'amour.

Après le départ de Borcsa, je fis des avances aux autres servantes mais, à mon grand regret, elles n'y répondirent point. Au bout d'un certain temps, Borcsa me manqua terriblement et je me mis à penser à elle bien plus qu'auparavant. Parfois, je me faufilais jusqu'au grenier et je m'étendais dans la paille où nous nous étions allongés elle et moi. Je fermais les yeux et je me remémorais, avec une minutie

insensée, les moindres détails de nos entrevues. J'entendais les étranges gémissements passionnés de Borcsa, je voyais ses merveilleuses cuisses blanches ; j'imitais alors Gergely et, comme lui, j'avais de larges cernes noirs sous les yeux.

CHAPITRE IX

L'incident qui devait briser la glace entre Sarika et moi se place assez tard dans l'automne.

Un jour où je rentrais des champs, j'entendis le galop de petits pieds et un chœur de voix enfantines qui psalmodiaient :

*Juif, sale Juif,
Bouffe du suif !*

C'était là chose fréquente à l'époque et je ne hâtai même pas l'allure. Un colporteur, pensai-je. Ou alors, ils jouent au pogrome, c'est très à la mode. Mais quand je débouchai sur la place de l'Église, je vis que c'était sérieux. Les cailloux et les mottes de boue pleuvaient sur une petite fille terrifiée et sanglotante... qui n'était autre que Sarika.

Le sang me monta à la tête. Tremblant de rage, j'agrippai le râteau que j'avais sur l'épaule : une minute plus tard, trois petits antisémites gisaient sur le sol, hurlant à pleins poumons. Les autres, au nombre de deux ou trois, détalèrent à toutes jambes. Les guerriers éclopés ne montrèrent pas grande valeur. À renfort de jurons et de menaces, ils se relevèrent couverts de boue et s'en furent en boitillant et pleurnichant.

Je restai seul au milieu de la place ; j'étais maître

de la situation, comme disent les communiqués militaires, et je me faisais bel et bien l'effet d'un général victorieux. J'aperçus Sarika qui observait les événements de l'angle de la Grand-Rue. Elle devait avoir peur de rentrer, car elle était sans doute sortie sans permission et n'osait pas avouer à ses parents ce qui s'était passé. J'aurais voulu courir vers elle et me jeter à ses pieds, comme le pauvre jouvenceau du conte de fées qui gagna, par sa bravoure, le cœur de la princesse. Mais je compris que ce n'était point là le rôle d'un général vainqueur. Je me redressai de toute ma taille, enfouis mes mains dans mes poches, appuyai mon menton contre mon cou, et m'avançai vers la fillette d'un pas lent et majestueux. Tout en marchant, j'essayais désespérément de trouver une formule convenant à la situation, qui me permette d'inaugurer à la fois une conversation et une vie nouvelle avec l'« amour de mon cœur ». Je ne sais pas si les généraux victorieux savent faire des phrases, mais je sais bien qu'à l'issue de cette bataille décisive, pas un seul mot ne me vint à l'esprit. Je me trouvais face à face avec l'amour de mon cœur et je ne pouvais ouvrir la bouche. L'amour de mon cœur baissa les paupières. Nous étions haletants : elle d'avoir couru, et moi, de m'être battu. Je contemplais sa jolie figure pâle et elle contemplait le bout de ses souliers. Nous restâmes ainsi un moment, sans prononcer une parole.

J'eus enfin une idée de génie. J'extirpai de mes poches une douzaine de billes de couleur, m'accroupis et me mis à jouer à ses pieds. Mon adresse aux billes était vraiment diabolique ; j'étais sûr qu'après mes exploits précédents, ma technique magistrale produirait les meilleurs effets. Sarika m'observait sans mot dire.

— Sais-tu jouer aux billes ? demandai-je enfin, tout en continuant la partie et en affectant une indifférence extrême.

— Non, répondit-elle timidement, d'une voix menue.

— Viens, je vais t'apprendre !

La fillette ne bougea pas.

— N'aie pas peur ! lui dis-je, tout imbu de ma supériorité masculine. Je ne fais pas de mal aux petits enfants. Je ne me bats que pour la justice, comme Sandor Rozsa !

Je me sentais très content de moi-même : cette formule me semblait magnifique ; mais elle n'impressionna guère Sarika. Elle restait immobile, les yeux baissés, et, du bout de son soulier, grattant le sol comme le font les petits chiens à certaines occasions. Je me relevai et marchai vers elle.

— Pourquoi ne veux-tu pas jouer avec moi ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas le droit ! me répondit-elle très vite, d'une voix neutre.

— Pas le droit ? — Je la regardai avec ahurissement. — Tu veux dire qu'on te l'a défendu ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que ! répétais-je impatientement. Allons, dis-le-moi !

Elle ne répondit pas. Elle ne bougeait pas, les yeux toujours baissés, égratignant la poussière de la route.

— Je t'ai sauvé la vie et tu ne veux même pas me répondre ? lui reprochai-je, offensé dans mon orgueil de général victorieux. Pourquoi n'as-tu pas le droit de jouer avec moi ?

La fillette haussa légèrement les épaules et fixa le sol.

— Parce que tu es le garçon de tante Rozika, murmura-t-elle de sa voix menue et terrifiée.

Je rougis violemment. Je savais qu'elle ne me

prenait pas pour le fils de tante Rozika ; c'était ainsi qu'on nous appelait dans le village, nous autres bâtards, et nous le savions trop bien. Il était aussi humiliant, aussi insultant d'être traité de « garçon de tante Rozika » que d'être traité de Juif. Nous étions marqués au fer rouge, comme du bétail. Combien de fois, quand je descendais innocemment la rue, avais-je entendu un chœur invisible de gamins, cachés derrière un buisson ou une clôture, me crier moqueusement : « Ohé, le garçon de tante Rozi-i-ka, qu'as-tu fait de ton père-mère ? »

Oh ! ces mots m'étaient terriblement familiers ! Mais les entendre de la bouche d'une fillette dont je venais de sauver la vie... Une haine sombre, infinie, m'envahit.

— Sale petite Juive ! hurlai-je.

Et je crachai à la figure de celle pour qui, quelques instants plus tôt, je serais mort de bon cœur.

CHAPITRE X

Oh ! je me rendais bien compte, même avant cet incident, qu'il y avait quelque chose de louche dans mon origine. Mais, avec le temps, on s'habitue à n'importe quoi, et un homme survit à tout sauf à sa propre mort. Mon estomac paysan avait digéré la nourriture du chien qui était mon lot. Bien sûr, j'éprouvais de l'amertume quand s'élevaient ces huées railleuses ; mais la blessure était légère, la douleur ne durait qu'un instant, puis la plaie se cicatrisait sans laisser de trace.

Toutefois, la jolie petite Juive, à la peau si blanche, m'avait frappé en plein cœur. Mon âme enfantine était tout étourdie de souffrance. Ce n'était plus la

peine que les enfants me conspuent, j'entendais la hideuse question avant même qu'elle soit prononcée. La nuit, je restais éveillé à côté de mes sept camarades endormis ; cette phrase me hantait, me suivait comme une ombre, clamant de façon muette : « Ohé, le garçon de tante Rozi-i-i-ka, qu'as-tu fait de ton père-mère ? »

Je fus envahi contre ma mère d'une haine enragée, sauvage. Je la rendais responsable de tout. La petite paysanne inconnue avait gâché mon enfance ; elle avait fait de moi le chien galeux du village, trop vil pour qu'une petite Juive elle-même daigne jouer avec moi.

C'est un jeudi qu'avait eu lieu la scène avec Sarika. Je m'en souviens parce que, le lendemain matin, j'eus une carte de ma mère, et ses cartes m'arrivaient toujours le vendredi. Je ne crois pas aux coïncidences. Ma mère n'était pas venue depuis longtemps ; ce n'est pas le hasard qui l'amena ce dimanche-là.

D'ordinaire, je redoutais ses visites ; mais cette fois-ci, je l'attendais avec une impatience perverse, morbide. La haine dessèche le cœur et, d'instinct, j'approfondissais la mienne. Aujourd'hui, je prendrai ma revanche, pensai-je ; et je me préparai à la lutte.

Dès que nous fûmes seuls, je passai à l'attaque.

— Pourquoi ne me parles-tu jamais de mon père ? demandai-je sans autre préambule.

Un instant, elle me fixa sans pouvoir parler. Puis elle rougit et pâlit ensuite. Sa peau mate devint d'une étrange couleur olivâtre.

— Ton père ? répéta-t-elle machinalement.

Suivant son habitude, elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle.

— Oui, persistai-je avec obstination.

Nous étions assis sous le vieux pêcher, sur le petit banc vermoulu. Ma mère s'agita avec nervosité.

— Que veux-tu savoir ? demanda-t-elle avec une feinte légèreté.

Mais sa voix tremblait.

— Je veux tout savoir, insistai-je impitoyablement.

J'étais éperonné par une étrange et morbide cruauté. Je vis que ma mère ne savait quoi répondre et je me réjouis de son tourment. Ses petits yeux noirs clignotaient avec embarras, la veine de son front se gonflait et sa main fouillait machinalement dans son vieux sac. Elle en sortit son mouchoir, l'approcha de son nez pourtant bien sec, le remit en place, puis ferma son sac lentement et avec soin. Enfin, ne voyant aucun moyen d'en sortir, elle prit son courage et, avec un profond soupir, elle murmura :

— Il est mort, le pauvre homme.

— Mort, répétais-je, stupéfait, car je ne m'attendais pas à cette réponse.

— Oui. Dieu ait son âme.

Un silence tendu, pénible, s'ensuivit. La cour était emplie des clameurs des jeunes paysannes folâtrant avec leurs rejetons bien-aimés ; mais nous restions muets. Notre silence était aussi intense, aussi maussade, aussi palpable que s'il avait été assis sur le banc entre nous. Tout d'abord, je ne sus que dire. Depuis vendredi, je n'avais pensé qu'à cette conversation, l'imaginant sous tous ses aspects possibles ; mais je n'avais pas prévu cela. D'ailleurs, je ne crus pas ma mère un instant. Je sentais, je savais qu'elle mentait.

— Ce n'est pas ce qu'on dit au village ! répliquai-je sèchement ; et je remarquai que ma voix était un peu rauque.

— Qu'est-ce qu'on dit au village ?

— Des choses sur mon père.

— Quelles choses ?

La voix de ma mère tremblait d'énervement. Elle me lança un regard venimeux, comme si j'étais responsable de tout cela. Je n'en devins que plus enragé.

— Oh ! ne fais pas la bête, dis-je hargneusement, et ma fureur rentrée fit explosion. Tu sais bien quoi !

— Quoi-oi ? qu'est-ce que je sais ? hurla-t-elle, sans plus se soucier qu'on l'entende. Tu oses parler ainsi à ta mère ?

Je ne répondis pas. Je restais immobile, fixant le vide, à savourer sa colère.

— Sale petit ingrat ! cracha-t-elle en baissant le ton, car elle devait se rappeler la présence des autres dans la cour. Jour et nuit, je m'use les doigts pour toi, je travaille comme une bête, j'envoie tout mon argent, tu as gâché ma vie, et c'est comme ça que tu me remercies ?

Cette période oratoire me laissa froid et plein de rancune. J'éprouvais alors une haine mortelle pour ma mère. Je me souvenais de ce qu'avait dit la vieille quand elle m'injuriait devant les autres garçons : « Écris ta sale putain de mère qu'elle fait pas les enfants si elle voudrait pas payer sa pension. »

— Tu es ma mère, c'est à toi de payer pour moi ! répliquai-je avec arrogance.

— Ah ! vraiment ? — Elle éclatait. — Oh, que la malédiction de ton père retombe sur toi !

Et elle me gifla si brutalement que je tombai du banc. Ma mère avait de grandes mains osseuses qu'un homme lui eût enviées. La claque était douloureuse ; ma chute aussi me fit mal ; mais je n'aurais pas crié pour un empire. Je n'avais aucun remords, je n'avais même pas envie de mettre fin à la dispute ; au contraire, je voulais continuer. Cette querelle orageuse m'était *nécessaire*, de même que ces récriminations, et peut-être aussi la gifle. Avec une angoisse malade, mes nerfs vibraient sous la tension de cette rafale. Mon âme enfantine humiliée chancelait de l'ivresse hideuse de la vengeance. J'appelais de mes vœux une catastrophe cosmique, un anéantissement

universel ; je voulais que le monde soit sens dessus dessous !

— Qui t'a dit ça, morveux ? glapit ma mère.

— Même la vieille le dit ! hurlai-je en réponse, avec une rancœur infernale. — Je me relevai. — Et elle a dit bien autre chose !

— Autre chose ? Vraiment ? Et quoi donc ?

J'eus un vrai plaisir à répondre :

— Elle a dit que tu étais une sale putain.

— Quoi-oi ? vociféra-t-elle. La vieille garce a dit ça ?

— Elle a dit ça, répétai-je, en proie à une joie hideuse, bestiale.

Trois ou quatre petites paysannes et leurs enfants nous entouraient, bouche bée, et la servante aux yeux vides sortit en courant de sa cuisine, une casserole fumante à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a, chère âme ? demandaient-elles toutes à ma mère. Allons, dites-nous ce qui se passe.

Ma mère ne répondit rien ; elle repoussa avec rudesse ceux qui l'entouraient et se précipita furieusement vers la maison, jupes au vent.

— Je tuerai cette vieille putain ! clamait-elle, je la tuerai !

Chacun courut après elle. Je restai seul.

C'est seulement alors que je réalisai ce que j'avais fait. Soudain, je me mis moi aussi à détalier comme un lièvre, mais non vers la maison ; je désirais m'enfuir au loin. Mais tous ces hurlements avaient attiré la foule à la barrière du jardin, et je ne pus me faufiler dans la rue. Une énorme meule se trouvait devant l'étable ; je l'escaladai et disparus dans le foin.

Brusquement, un tapage infernal m'arriva de la cour. On entendait des clameurs, de rauques jurons, des gens qui couraient. Je savais qu'on me cherchait. Je restais aussi immobile dans mon

foin qu'un cadavre dans son cercueil. Je tendais l'oreille, osant à peine respirer. Au bout de quelques minutes, j'aperçus à travers les brindilles ma mère, la vieille femme et toute la maisonnée s'élançant vers l'étable.

— Où il est, ce menteur, ce gibier de la potence ? que je lui arrache les yeux, bredouillait la vieille.

— Vous pouvez toujours crier, dit ma mère. Le petit n'a pas inventé tout cela.

— Non ? — Elle se planta devant son adversaire, les poings sur les hanches. — Je suis peut-être la menteuse ? Ferme-le ton bec, chère âme, ou on te ramasse en des petits morceaux. Payer, ça, tu ne voudrais pas ; mais faire des sales mensonges, ça, tu aimais ! Juste dis-moi ce que tu cries si fort avant dans la cour ? Hein, ça dis-moi ?

— Le petit n'a pas pu inventer tout ça, répéta ma mère avec entêtement.

— Je te demande ce que tu cries si fort dans la cour ? Tu ne m'as pas compris ?

Ma mère ne répondit pas. Elle verdit ; les larmes coulaient de ses yeux et elle tremblait comme la feuille. Son silence ne fit qu'accroître la fureur de la vieille.

— Maintenant, tu n'avais pas répondu, tu avais la peur, ragea-t-elle. Des deux de nous, laquelle est putain, eh ?

— Pas moi ! dit ma mère d'une voix étranglée. Je n'ai jamais pris de l'argent d'un homme. Je travaille jour et nuit pour mon fils.

— Ha, ha, ha, hurla la vieille, la montrant du doigt. Ne lève pas le nez si tellement haut, propre-à-rien ! Je la connais, ton espèce. Tu ne fais donc pas la sainte nitouche avec moi ! Tu n'auras pas voulu ce sale mioche, tu avais couru comme une folle à toutes les faiseuses d'anges, pas vrai ? Tu voudrais seulement le mâle, pas les mioches ! Tu ne paies même pas

régulier comme les autres filles. Ton bâtard, il peut crever, pendant que tu faisais la putain à Budapest...

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda ma mère d'une voix rauque.

Tout soudain, elle devint d'un calme terrifiant.

— Je dis ça que je dis ! répondit la vieille, la défiant du regard.

Il y eut un instant de silence à glacer le sang. Puis, avec un cri strident, ma mère lui sauta à la gorge.

— Vous osez me dire ça ! hurla-t-elle en roulant à terre avec sa victime. Vieille peau ! Putain de village !

— Au secours, s'égosilla la tante Rozika. Au...

Elle ne put achever. Brusquement, sa voix se brisa et elle se mit à gémir.

Instinctivement, je fermai les yeux. J'aurais bien voulu me boucher aussi les oreilles, mais je n'osais pas bouger ; d'ailleurs, je n'en aurais peut-être pas eu la force. Je frissonnais de la tête aux pieds.

Lorsque j'ouvris les yeux, la vieille gisait évanouie sur le sol et ma mère avait disparu. La plus grande confusion régnait ; tout le monde courait en tous sens et criait à la fois. Trois femmes s'occupaient de la tante Rozika. Elles la frictionnaient avec du vinaigre, plaçaient sur son cœur des linges mouillés et lui faisaient respirer des sels. L'une des filles courut à la taverne chercher l'oncle Rozika ; une autre allait appeler les gendarmes, mais on la retint. Ma mère s'était éclipsée à la faveur du désordre.

La vieille reprit enfin ses sens. Les malheureuses petites paysannes, qui l'avaient toujours détestée, saisirent l'occasion de s'insinuer dans ses bonnes grâces.

— Chère tante Rozika... Bonne tante Rozika... Où souffrez-vous, tante Rozika ?

Elles la caressaient, la cajolaient, la choyaient et la dorlotaient ; elles se mirent à cinq pour la relever, secouer la poussière de ses jupes, soutenant la vieille

femme boitillante avec autant de respect que s'il se fût agi du Saint-Sacrement.

Le silence retomba brusquement. Après ces clameurs sauvages, ce calme inattendu était intolérable. Autrefois, quand j'avais cinq ans, j'avais vu un vieux paysan mourir subitement dans les champs. C'était mon premier contact avec la mort : l'agonie du vieillard, ses prunelles révoltées, les frissons de ses membres, son râle prolongé m'avaient moins épouventé que l'instant indescriptible où ses lèvres convulsées cessèrent de s'agiter et où, soudain, il s'immobilisa tout entier. Je me rappelais maintenant cette immobilité et je gisais dans le foin comme dans mon cercueil.

J'avais eu peur bien souvent au cours de mon enfance, mais je n'avais jamais été aussi terrifié. Jusqu'alors, j'avais redouté les coups et les punitions de la vieille femme ; mais maintenant, je craignais, non sans raison, d'être chassé de la maison et obligé de suivre ma mère à Budapest. Rien au monde ne m'effrayait davantage, je ne sais pourquoi d'ailleurs. Cette angoisse était sans fondement rationnel. Ma mère m'aurait promis le paradis sur terre, où je pusse m'habiller d'or et de soie et festoyer de jambon fumé, que je l'aurais suppliée à deux genoux de me laisser dans mon enfer, à grignoter mon pain sec.

— J'aimerais mieux mourir ! marmottai-je ; et pourtant, j'avais peur de la mort depuis que j'avais vu l'agonie de ce vieillard.

Je n'osais pas bouger. Les secondes s'écoulaient, lentes, lentes comme des larmes de pluie filtrant d'une gouttière qui fuit.

La cour était déserte. Personne ne s'inquiétait de moi.

La nuit tombait mollement. J'entendis les adieux sonores des visiteurs, les meuglements mélancoliques des vaches qui rentraient, le grincement de la

barrière du jardin, le bruit sourd des assiettes sur la table, le brouhaha lointain des enfants qui se couchaient. Puis tout se tut.

Il n'y avait plus signe de vie et, pourtant, il me semblait percevoir des bruissements étranges qui me faisaient dresser les cheveux sur la tête, des murmures d'un autre monde, des sons imperceptibles, indescriptibles qui n'atteignent d'autres oreilles que celles des petits enfants qui ont peur tout seuls dans la nuit. De temps en temps, je me soulevais dans le foin, je retenais mon souffle, j'écoutais. Les chuchotements mystérieux s'évanouissaient. Il ne restait que le silence, le prosaïque silence de tous les jours. Pas un bruit.

Le monde était mort, mort, mort. La pleine lune, malveillante et froide, me contemplait du haut du ciel. La nuit était d'argent. D'argent mort, mort, mort.

Mon estomac se révolta de terreur. Je vomis ; j'étais secoué de frissons glacés. Et puis, soudain, la mort me prit aussi.

Je m'étais endormi.

CHAPITRE XI

Des jours durant, je réussis à éviter la vieille femme. À l'aube, avant que la maisonnée ne s'éveille, je sortais sans bruit du dortoir ; le soir, j'y rentrais furtivement quand tout le monde dormait. Mourant de faim, chapardant, me battant, je revécus le même martyre qu'auparavant. Je vivais comme une bête sauvage, comme un chien errant ; je rôdais à travers le village, tirant la langue à la recherche de quelque chose à manger. Pire que la faim, la solitude et la

honte, était la terreur constante qui me hantait, celle de recevoir un billet de chemin de fer pour Budapest.

Mais les jours passaient et il n'arrivait rien. Ma mère devait une grosse somme pour ma pension ; apparemment, la vieille tenait plus à son argent qu'à se débarrasser de moi. Elle ne me jetait pas dehors.

Les garçons m'avisèrent un beau matin que la vieille « garce » était de nouveau en « crise de prières ». J'entrai dans la « belle » chambre, m'agenouillai auprès d'elle et récitai un Pater ; mais je n'éprouvai, cette fois-ci, ni émotion ni respect, tel un comédien blasé jouant machinalement un rôle rebattu et tirant des larmes de son auditoire. Une fois de plus, la vieille femme me pardonna au nom de la charité chrétienne ; d'ailleurs, je découvris plus tard que cette pieuse indulgence avait une raison toute prosaïque et intéressée.

Ilona, la servante aux yeux vides, me dit en confidence que ma mère avait envoyé un mandat. La tante Rozika lui avait accusé réception de l'argent dans un court billet, ajoutant que je pourrais rester chez elle tant que les paiements lui parviendraient régulièrement, mais qu'elle lui interdisait l'entrée de la maison.

Ma mère accepta sans doute ces conditions, car elle ne vint pas me voir une seule fois au cours des huit années qui suivirent.

Je n'ai jamais réussi à pénétrer le mystère de sa conduite. Elle n'avait pas, semble-t-il, un bien grand amour pour moi ; mais après tout, j'étais son fils, et l'instinct maternel existe bel et bien. Du moins pourriez-vous croire que telle est la loi de la nature. Mais comment peut-on parler des lois de la nature dans une société dont les institutions sont tout à fait contraires à ces lois ?

Je ne veux ni l'accuser ni la défendre. Elle était ma mère et c'est ainsi qu'elle était. Elle n'avait pas

demandé à naître et n'avait pas non plus créé le monde où le destin l'obligeait à vivre. Qui pourrait dire les réactions physiques et sentimentales de cette infortunée petite servante, exploitée jusqu'à l'os, au cours de ces huit années interminables, à travers l'inflation, la déflation, les folies politiques, les chagrins, les conditions de travail inhumaines, les misères du chômage ? Et d'ailleurs : « Qu'est-ce que l'homme connaît de l'homme, sauf l'esprit de l'homme qui est en lui ? »

Huit années, c'est terriblement long dans la vie d'un enfant. Le flux imperceptible des jours effaça de ma mémoire l'image de ma mère ; à la fin, je pouvais à peine me rappeler ses traits.

La vieille devinait ma peur d'être jeté à la rue et ne laissait passer aucune occasion de m'effrayer.

— Tu feras bien de faire ça comme je dis, gibier de la potence. Ou je te mettrai dehors la porte, et tu pourrais aller avec ta sale putain de mère à Budapest !

C'est ainsi que, peu à peu, ma mère assumait dans ma vie le rôle que jouent pour d'autres enfants le croquemitaine ou le méchant loup. Tel était mon seul lien sentimental avec elle. Et, comme les années passaient, que les enfants commençaient à douter de l'existence du croquemitaine et du méchant loup, je me mis à soupçonner que je n'avais pas de mère, qu'elle était morte il y avait bien, bien longtemps, et qu'on me l'avait caché afin de se servir de son nom comme d'un épouvantail.

Même dans mon for intérieur, je ne m'avouais jamais que je pouvais éprouver le besoin de ce sentiment inconnu et lointain qu'est l'amour maternel. Mais le dimanche, quand les mères des autres enfants arrivaient par le train de midi, j'étais incapable de rester à la maison. J'étais énervé et chagrin sans raison, de façon malade ; une rage impuissante

János Székely

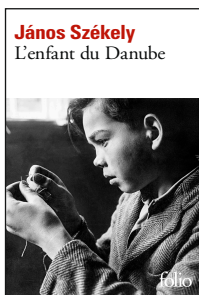
L'enfant du Danube

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Viollis

Hongrie, début du xx^e siècle. Abandonné à la naissance, Béla est élevé par une vieille prostituée antipathique. À quatorze ans, dans l'espoir de retrouver sa mère et las de cette vie tourmentée par la pauvreté, il quitte son village pour Budapest, ville de toutes les promesses. Employé comme garçon d'hôtel, il ne tarde pas à être exposé aux lumières et aux ignominies de la capitale. À travers Béla, János Székely raconte son adolescence douloureuse dans cette Hongrie pittoresque de l'entre-deux-guerres, au temps du chômage et du fascisme, au rythme des *csardas*, dans un déchaînement de sensualité, de misère, de luxe et d'étrange veulerie.

« Une recherche désespérée et vertigineuse du bonheur – un monument ! »

Gérard Collard, *Elle*



L'enfant du Danube
János Székely

Cette édition électronique du livre
L'enfant du Danube de János Székely
a été réalisée le 5 juin 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072825385 - Numéro d'édition : 342774).
Code Sodis : U21642 - ISBN : 9782072825415.
Numéro d'édition : 342777.